

P42c

vendredi 24 septembre 1937
dix-septième année, n° 27

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

28 SEPT. 1937

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Le fondateur de la Tchécoslovaquie :

Tomás Garrigue Masaryk

Santander

Saint Louis

En quelques lignes...

Washington et sa famille militaire

Lettres de Bretagne

La fin de « Sept »

Dr O. FORST de BATTAGLIA

Hilaire BELLOC

Fr. OLIVIER-MARTIN

* * *

Xavier CARTON de WIART

Dr Denys GORCE

* * *

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél 17.20.50

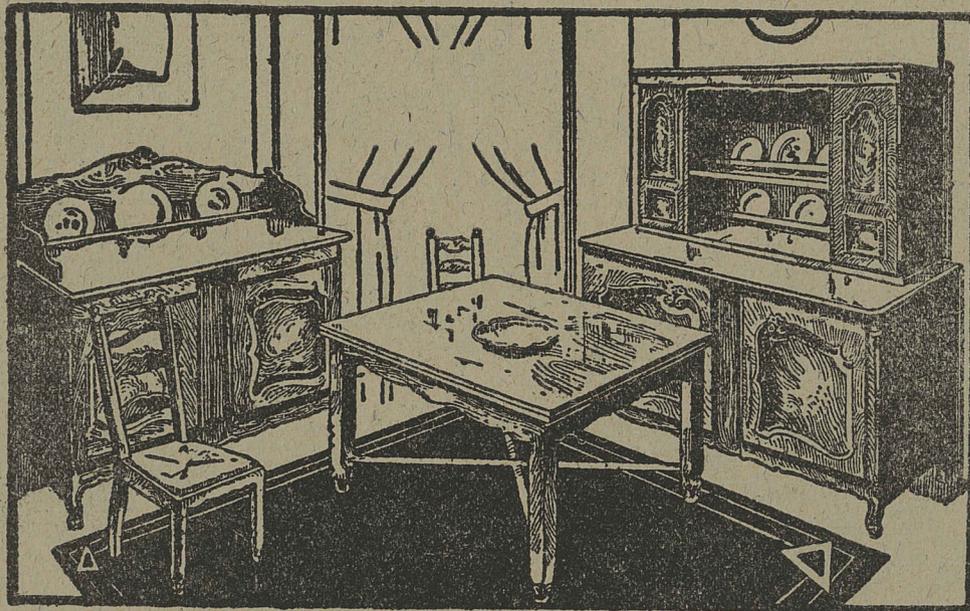
Compte-chèque postal 489.16

meubles
d'art

bureaux et salles d'exposition
8789 av. du Midi Bruxelles

A. Van Eynde

style moderne
style anglais
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

Registre du Commerce :
Bruxelles 80.709

Compte Chèques Postaux 160.32
Téléphone : 17.33.75

Fabrique Nationale de
LAMES DE RASOIRS

ociété Anonyme

41, rue aux Choux, BRUXELLES

Succursale :

A. B. Svensk Stalindustri
HALMSTAD (Suède)
(ACIERS)

**OSTENDE-
DOUVRES**

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

Un voyage à bord du nouveau motorship : Prince Baudouin :
vous émerveillera.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhauss
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles
Tél. 12.69.59

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES
Tél. 12.69.59

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

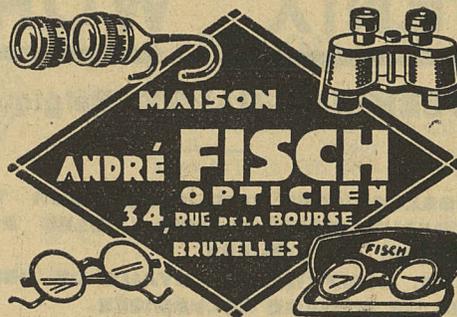
TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anolens oillents peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce
de Bruxelles : 836

Compte Chèques
Postaux : 118.84

Téléphone 48.07.55

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

A. LECOCQ & S^r, S. A.

CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyno

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.89.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommés
et régléses, etc.)

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

3 fils

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{té} A^{me}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES. TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
OHENEUX. GOUTTIÈRES. TUYAUX DE DESCENTE.
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattleiar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Oheneux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Olôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer;

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.

GALVANISATION RICHE A CHAUD

Pour tout ce qui concerne le Matériel d'Incendie, une seule firme :

“Comptoir des Flandres”

27, rue de Dixmude, GAND - Tél. 133.03

INSTALLATIONS COMPLÈTES à eau ou gaz et neige
carbonique, AUTOMATIQUES et MANUELLES.
Extincteurs Belges « CHAMPION » de tous systèmes.

LOCATION — VENTE — LOCATION-VENTE

Vannes murales, tuyaux, lances, raccords, motopom-
pes, etc., etc.

DEVIS SANS ENGAGEMENT

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 1 928

Compte Ch. Post; 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et
dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine
Prix sur demande;

Sté A^{me} DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

à PLOEGSTEERT (Flandre Occidentale)

Téléphone : Comines 129.

Adm.-dél. : R. De Bruyn, 27, chaussée de Bruges, à Ypres.

Briques de parement en tous genres
et formats :

lisses, sablées et rugueuses,
marque P. R. P.

Système breveté de hourdis pour plancher creux
PRIX HORS CONCURRENCE

Dépôt à Bruxelles :

Bavon DESENFANS, 207, rue Dieudonné Lefèvre, Bruxelles

Téléphone : 26.83.40.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Réaliste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDELE MAHIEU

96, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

Usines à RENORY-OUGRÉE (Belgique)

**Fabrication d'ammoniaque synthétique
suivant les procédés G. Claude**

Ammoniac anhydre — solutions ammoniacales — acide
nitrique de toutes concentrations — anhydride sulfu-
reux et dérivés.

**Nitrate d'ammoniaque et nitrate de
potasse pour explosifs.**

Engrais divers : sulfate d'ammoniaque — nitrate d'ammo-
niaque agricole — sulfonitrate d'ammoniaque — ni-
trate de soude — nitrate de chaux ammoniacal —
calciammon — cyanamide — engrais pour jardins.

Alcool éthylique synthétique — acétone — éther 720 et
725 — solvants.

Alcool méthylique (Méthanol) — Formol 30-40 % —
hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique
— trioxyméthylène,

Résines synthétiques et vernis spéciaux — Poudre à
mouler.

Fongicides.- Herbicides.- Insecticides.



Les Isolants électriques

H. Janssen-Foulon

41-43, rue Rubens, BRUXELLES 3

Registre du Commerce : N° 4536

Téléph. 15,32.16

Télégr. ISOLA-BRUXELLES

Codes A. B. C. 5th Ed. - LIEBER

TOUS LES ISOLANTS

Pour l'Electricité... l'Automobile... la Radió...
l'Industrie...

MICA Spécialité de mica pour la Poèlerie...

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme

HUY-Nord

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spé-
ciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-
chrome - Fonte au molybdène-chrome -
Fonte résistante aux acides - Fonte trempée
Fonte résistante aux températures élevées
Analyses et structures garanties

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Anolenne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés
Réservoirs galvanisés.

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

à SCLAIGNEAUX

SOLAYN (Province de Namur, Belgique)

Adresse télégraphique :

Téléphone:

Dumfror Sclaigneaux Belgique.

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, ouvre-joints, pattes, etc

ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB

TUYAUX — PLOMBES A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —

PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET OUVRES EN

PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE

Arseniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique

Alun de potasse — Sulfate d'alumine

BÉTON ARMÉ

Constructions Industrielles, Centrales,
Ouvrages d'Art, Fondations, Pleux,
Poteaux, etc.

BUREAU D'ÉTUDES

FER. REGNIER - Ingénieur A. I. G.

Bureau :

BRUXELLES

31, avenue du Boulevard

Adresse privée :

GAND

5, plaine St-Pierre

Fabrication des
**ORNEMENTS EN ZINC,
CUIVRE, PLOMB, ETC.**
pour
le Bâtiment et l'Architecture

APPAREILS SANITAIRES
Baignoires,
Distributeurs, etc.
MÉTAUX
Zinc, Plomb, Cuivre, Étain,
etc.

Anciennes Usines Claudoré

Adm. Délégué : Armand Soucy

6, boulevard Charles-Quint, MONS
Téléphones 427-1427

FABRIQUE DE MEUBLES

A. DE TAEYE

USINE :

Boul. du Strop, 47-49, GAND

Tél. 120.92 - 141.22

Magasins de vente :

Rue de Courtrai, 6, GAND

Tél. 121.45

Rue du Midi, 89, BRUXELLES (près la Bourse)

Tél. 12.63.63

Spécialité d'installations complètes pour PENSIONNATS,
HOTELS, RESTAURANTS, VILLAS, etc.
LA PLUS FORTE PRODUCTION DU PAYS!

Appareils Sanitaires
— EN GROS —

R. Van Marcke

Place du Casino, 7, Courtrai

Pompes électriques. — Tuyauteries.
Métaux
et tous accessoires pour installations sanitaires.
Multiples références.

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. O. P. 47127

R. & A. Meirschaeft Frères

Sapin du Nord et d'Amérique
Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne
Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)

Livraison franco wagon
franco camion à domicile

Portes KOLHO

en bouleau de Finlande.

Construction inégalée, modèles variés à l'infini.
Du goût, de luxe, une technique impeccable,
à la portée de tous.

KOLHO rompt définitivement avec la banalité du travail en série.

FAUTEUILS Z BREVETÉS

spécialement construits pour salles de conférences, cinémas.

Tous renseignements au

COMPTOIR FINLANDAIS, 23, Meir, Anvers

Téléphone : 231.55.

BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE
MOULURES — CHÊNES

— MAISON —

DAPSENS-SOYER

Société Anonyme

9, AVENUE DE MAIRE

T O U R N A I

Téléphone : 109.57

Reg. du Commerce Tournai 408

DEMY

MEUBLE et DÉCORE
EN

ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION

Rue Méan, 23, Liège

Tél. 274.97

ATELIERS-BUREAUX

Val-St-Lambert

Tél. 302.98

Collabore à la restauration du
Palais des Princes-Évêques de Liège

**MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,
ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE
BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS
ET DE SPECTACLES, ETC.**

Moteurs Deutz

Diesel
Gaz
Essence

AGENTS RÉGIONAUX

VALCKE Frères, S.A. Ostende

BRUXELLES

30, rue des Bogards

PARIS

32, av. Pierre 1^{er} de Serbie

*Programme de fabrication le plus étendu
qui nous permet d'offrir le moteur le
mieux approprié à votre industrie.*

Plus de cent types différents de
moteurs dans les puissances
de 4 à 1,000 CV.

Moteurs verticaux, horizontaux, à 2 temps,
à 4 temps, à marche lente et rapide.

Moteurs Diesel pour véhicules automobiles.

Bols du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem

BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

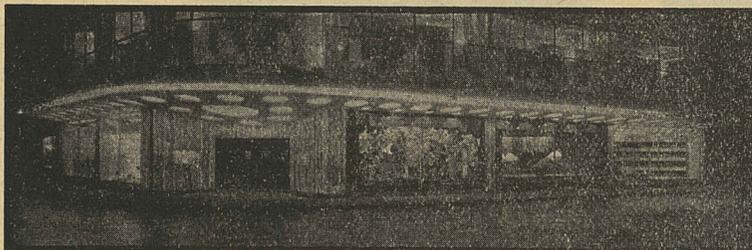
Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.

Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88

Karel Maes 21 chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie — Agencement de magasins

Décoration. — Travaux d'après dessins.



Le Triomphe du Ski

LE SKI A FAIT LA CONQUÊTE DE LA
JEUNESSE SPORTIVE. IL EST D'UNE
PRATIQUE FACILE, SI L'ON PREND SOIN
DE SE MUNIR DE SKIS ET DE STICKS
DE FABRICATION RATIONNELLE ET
SOLIDE. LA FACILITÉ ET LA SÉCURITÉ
DÉPENDENT DE LA QUALITÉ DU BOIS
EMPLOYÉ.

POUR CE JEU DE SOUPLESSE ET DE
RÉSISTANCE, LE FRÊNE DES ARDENNES
SOUPLE ET RÉSISTANT, RECONNU LE
MEILLEUR, EST CELUI DONT LES

Usines du Liénaux, à Couvin
(BELGIQUE)

FABRIQUENT LES SKIS ET STICKS
DONT VOUS VOUS MUNIREZ CET HIVER

Radiobell

“ 538 ”

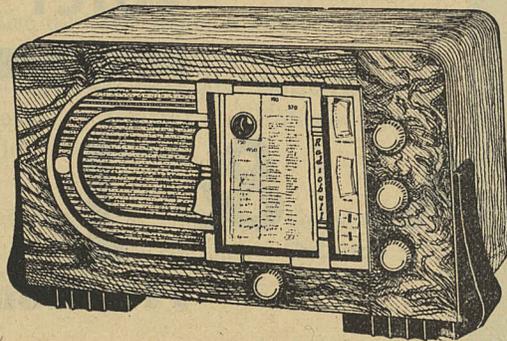
PRIX :

Altern.

2.390 frs

Universel

2.465 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE
LE TABLEAU DE BORD
SYNTONISATION VISUELLE
“ TUNOGRAPH ”

C'EST UN PRODUIT DE LA

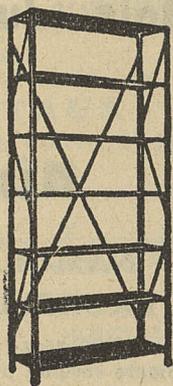
Bell Telephone Mfg. Co

4, rue Boudewyns - ANVERS

Maison H.-E. LONGINI

22, rue d'Arenberg
BRUXELLES

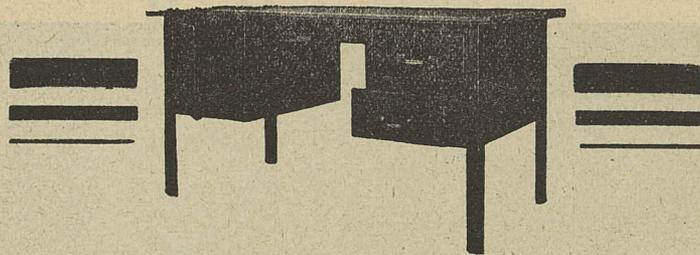
Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS



CARRIÈRES de MARBRE & FOURS à CHAUX

“MARCHAUX” Société anonyme
à PÉRUWELZ
(Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101 Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils
trouveront nos modèles de Cheminées de style.

Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

**Carrières et Fours à Chaux
de la Dendre**

à MAFFLES lez-ATH

**PIERRES BLEUES · PETIT GRANIT POUR RATIMENTS,
MONUMENTS**

**TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE**

**PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE**

**Pour vos travaux
voici la firme efficiente**

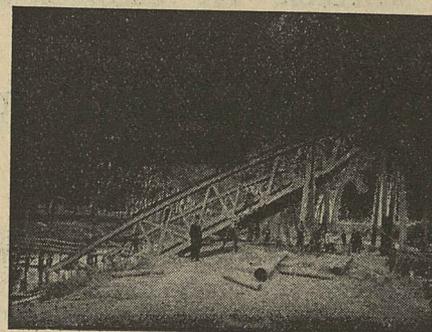
A. & J. Hillaert Frères

111, boulevard d'Akkerghem, GAND

Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

SPECIALITES

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées



CARRIÈRES, SCIERIES et MARBRERIES

ÉTIENNE

Anciennement : Arthur ÉTIENNE

MAZY (Belgique)

Téléphone : Gembloux 45

Carrières à **ISNES-GOLZINNES** (Noir).
WARNANT-BIOULX (Bleu belge).
VILLERS-DEUX-ÉGLISES (Rouge).
Scieries et Ateliers de Marbrerie à **MAZY**.

Tous les marbres en blocs, tranches, bandes, carreaux. — Travaux de grande décoration

Spécialité de travaux d'art religieux

RÉFÉRENCES

BATIMENTS RELIGIEUX : Eglise du Sacré-Cœur à Turnhout. — Eglise de Raevens. — Eglise de Walhain-Saint-Paul. — Eglise Sainte-Alice à Schaerbeek. — Institut de l'Enfant-Jésus à Etterbeek. — Eglise de Waerschoot-Beke. — Couvent Sainte-Gertrude et église du Saint-Sépulcre à Nivelles. — Eglise de Mazy. — Eglise de Perbais. — Eglise de Moustier-sur-Sambre. — Couvent des Pères Salésiens à Grand-Halleux. — Chapelle des Oblats à Jambes. — Chapelle des Pères Salésiens à Courtrai. — Eglise de Zonnebeke. — Eglise Saint-Nicolas et église des Pères Carmes à Ypres. — Eglises de Warneton et Bas-Warneton. — Eglise d'Edeghem. — Eglise du Sacré-Cœur à Saint-Servais. — Institut Médical Marie-Médiatrice à Gand. — Hôpital Saint-Joseph à Arlon. — Eglise de Rieme-Ertvelde. — Abbaye de Cortenberg. — Basilique de Cointe. — Chapelle de la Maillebotte à Nivelles. — Eglise Notre-Dame-Médiatrice à Berchem (Anvers). — Eglise Notre-Dame du Sacré-Cœur à Anderlecht. — Institut de l'Enfant-Jésus à Brugelette. — Scolasticat des RR. PP. Jésuites à La Pairelle. — Eglise de Middelkerke, etc...

BATIMENTS CIVILS : **Bruxelles** : Palais du Roi; Grands Magasins de la Bourse; Palais du Gouvernement Provincial. — **Anvers** : Bâtiments Prist. — **Namur** : Pâtisserie Berotte et Magasin Bocca. — **Ostende** : Hôtel des Postes. — **Gand** : Palais de Justice. — **Saint-Josse-ten-Noode** : Bassin de natation. — **Mondorf** : Grand Hôtel des Bains. — **Charleroi** : Hôtel de Ville, etc..

LE PEINTRE SE RÉPÈTE, LE MARBRE JAMAIS

UN HOME SANS MARBRE EST UN ÉCRIN SANS VELOURS

Un Panneau de Marbre est un Tableau dont chaque coup de Pinceau représente des Siècles

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
700.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabellass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGÈRES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

Pour votre Linge de maison,
Tissus blancs - Couvertures,
Bonneterie - Chemiserie
N'employez que les articles marque

“ FOX ”

Qualité — Élégnance — Prix raisonnables

Vente exclusive en BELGIQUE :

Grande Maison de Blanc

RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

DEMANDEZ NOS CATALOGUES HIVER 1937-1938

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le fondateur de la Tchécoslovaquie :
Tomás Garrigue Masaryk
 Santander
 Saint Louis
 En quelques lignes...
 Washington et sa famille militaire
 Lettres de Bretagne
 La fin de « Sept »

D^r O. FORST de BATTAGLIA
Hilaire BELLOC
Fr. OLIVIER-MARTIN
 * * *
Xavier CARTON de WIART
D^r Denys GORCE
 * * *

Le fondateur de la Tchécoslovaquie

Tomáš Garrigue MASARYK

(1850-1937)

L'homme qui vient de disparaître était plus grand que l'idée qu'il incarnait et l'effort qu'il avait accompli au cours d'une longue vie dépassait les espoirs les plus hardis de T. G. Masaryk lui-même. Ce savant très probe, ce penseur très loyal, ce patriote très pur avait toujours aimé et enseigné la sincérité; il a droit à une nécrologie qui ne dégénère pas en panégyrique officiel, ni en réquisitoire mesquin dicté par des rancunes posthumes. Nous tâcherons de présenter avec impartialité l'homme, ses idées et son œuvre, scientifique, littéraire et politique.

Nous ne saurions que nous incliner bien bas devant l'homme qui fut irréprochable, animé des élans les plus généreux, bon, simple, droit et attrayant. C'était, dans sa vie privée, le type de l'universitaire, arrivé et pourtant modeste. Une distinction naturelle s'alliait chez Masaryk à des manières fort démocratiques. L'intelligence lucide de l'éminent professeur s'orientait avec la même facilité dans les domaines les plus divers. Il parlait sans effort, en société, du haut d'une chaire ou dans une assemblée parlementaire, toujours de sa voix de maître qui enseigne à ses élèves une vérité récemment découverte et précieuse. Il était plein de dignité face à des souverains et en recevant des hommes d'Etat étrangers il avait de l'autorité; en conversant avec ses compatriotes il inspirait confiance au peuple et à la jeunesse qui lui étaient chers, l'un et l'autre.

Les vertus du père de famille, de l'ami fidèle et du collègue complaisant et sociable ont été exaltées par tous ceux qui l'avaient rencontré sur leur chemin. Masaryk avait adoré sa mère, une simple paysanne qui, comme la mère de Villon, était sans aucune instruction, mais douée d'une piété solide et fervente; Il respectait son père, cocher au service de la Cour impériale, serf qui nourrissait dans son âme la haine d'un affranchi contre

ses anciens seigneurs et qui la transmettait au futur destructeur de la monarchie des Habsbourg. Le mariage sous une forme sublime du jeune privat-docent avec une Américaine supérieurement intelligente et ornée de toutes les qualités du corps et de l'esprit était modèle; rien d'étonnant à ce que le foyer de T. G. Masaryk ait vu grandir des enfants élevés dans la même atmosphère de tendresse familiale et que le Président ait excellé plus tard dans l'art d'être grand-père.

C'est son successeur à la magistrature suprême qui a évoqué, en des pages émouvantes, les soins dont Masaryk entourait ses disciples, auxquels il s'efforçait de procurer non seulement de la science, mais aussi un gagne-pain et une situation sociale adéquate à leurs talents. Tous les politiciens qui avaient croisé le chemin du leader tchèque, amis et adversaires, car il n'avait pas d'ennemis personnels, tombaient d'accord pour louer sa manière chevaleresque de mener la lutte. Ajoutons que ce champion d'idées très nettes conservait le respect de toute autre conviction sincère et de toute autre cause avouable, qu'il préconisait la tolérance sans déroger à ses propres opinions, qu'il enclinait au compromis tout en abhorrant la compromission. Bref, c'était un clerc auquel M. Benda n'aurait eu rien à reprocher, pas la moindre trahison, pas la moindre vilénie par rapport aux choses de l'esprit. Et ce même humaniste judéo-français aurait sans doute souscrit volontiers aux principes que Masaryk professait en religion, en philosophie et en politique.

Nous voici placés sur le terrain de la doctrine. Rendons-nous-y par le chemin le plus court, au lieu qu'occupent les rationalistes idéalistes, les positivistes spiritualistes, les déistes antidogmatiques, au lieu commun habité par la gauche modérée de la philosophie dix-neuvième, chez les successeurs authentiques du

énergumène de perdre sa chaire et de provoquer un débat au Parlement autrichien. Les choses ne s'arrêtèrent pas là; la Nonciature intervint, le ministre des Affaires étrangères comte Æhrenthal, celui qui devint célèbre lors de l'annexion de la Bosnie en 1908, eut des controverses sérieuses avec Mgr Granito di Belmonte, aujourd'hui cardinal et doyen du Sacré-Collège. Et M. Masaryk intervenait dans la lutte, aussi souvent et aussi fougueusement que faire se pouvait.

* * *

Il était revenu au *Reichsrat* en 1907, comme élu du suffrage universel, comme député d'une fraction qui ne comptait que trois membres. Ce qui ne l'empêchait pas d'être très écouté, très redouté et très exécuté. Ce même Æhrenthal, qui était une sorte de vague allié dans la lutte contre Rome, devint l'adversaire le plus combattu, dès qu'il eut accompli son geste agressif, dirigé contre la Russie et la Serbie. Au début de la crise de 1908-1909 Masaryk collaborait avec la diplomatie impériale et royale; il s'empressait de travailler à un compromis, de calmer ses amis de Belgrade et de Zagreb et il fut chargé de plusieurs missions confidentielles. Mais les choses se gâtaient. Masaryk s'opposait avec vigueur à la politique de la *Ballplatz*, il dénonçait l'antislavisme et l'impérialisme belliqueux austro-hongrois, choisissant comme tribune ou bien un comité parlementaire, la « Délégation » — où se traitaient les affaires étrangères et tout ce que l'Autriche avait de commun avec la Hongrie — ou bien la presse quotidienne, tchèque et viennoise. Masaryk entretenait des rapports fréquents avec quelques publicistes de grand talent, surtout avec le professeur Singer et le docteur Kanner, qui éditaient dans la capitale autrichienne un excellent journal, la *Zeit* (Le Temps) et avec le génial polémiste Karl Kraus, le rédacteur-unique auteur de la *Fackel* (La Torche). Ces relations offraient l'occasion d'instruire devant l'opinion publique européenne le procès de la politique étrangère du comte d'Æhrenthal.

La campagne de Masaryk se termina par un procès régulier devant les assises viennoises. Friedjung, l'historien très apprécié et M. Funder, l'éminent rédacteur de la *Reichspost* catholique, avaient publié des articles sur les menées anti-autrichiennes de sociétés secrètes serbes. Les documents qui en fournissaient la base avaient été communiqués auxdits journalistes par les soins de la *Ballplatz* qui, elle-même, avait reçu son dossier par la Légation impériale et royale de Belgrade. Cette dernière les avait acquis d'un quidam peu reluisant qui, ainsi que l'on a appris plus tard, avait fabriqué les pièces en question pour rouler les diplomates et pour exposer l'Autriche à la risée générale. Le but du misérable fut parfaitement obtenu. MM. Friedjung et Funder, convaincus du caractère équivoque de leur matériel, reconnurent loyalement avoir été trompés. Masaryk, fort de ses expériences de Dvur Kralove, triomphait. Mais le fond des accusations restait vrai; le démenti factice prononcé en la salle d'audience à Vienne reçut lui-même un démenti sanglant par les bombes de Séraïévo...

Le prestige du savant politicien fut grandement rehaussé par son duel avec Æhrenthal, où Masaryk brilla dans le beau rôle du défenseur de la vérité. Le successeur du ministre des Affaires étrangères, le comte Berchtold, tâcha d'amadouer cet ennemi redoutable par des concessions réelles et par des avances personnelles. Le député tchèque, qui à force de devenir une autorité de renommée universelle prenait place parmi les chefs de sa nation, travaillait à un rapprochement entre les Slaves et la monarchie des Habsbourg. En ce temps, Masaryk n'avait pas encore renié ni la conception de Palacky, selon qui l'Autriche était une nécessité européenne qu'il aurait fallu inventer si elle

n'existait pas, ni le mot de Havlicek que cette Autriche pourrait devenir la patrie chérie de trois grandes nations slaves, des Tchèques, des Yougoslaves et soit des Polonais, soit des Ruthènes, si elle comprenait son propre avantage, c'est-à-dire si elle repoussait l'idée centraliste et germanique, en acceptant le fédéralisme et en se rapprochant de la Russie.

Masaryk était tout désigné pour devenir l'artisan et le champion d'un compromis durable entre les peuples slaves de l'Autriche et la double monarchie. Il aurait pu être le Deak tchèque, sinon l'Andrassy slave qui aurait remplacé l'alliance allemande par une entente avec la Russie et les démocraties occidentales. Mais des forces trop considérables s'opposaient à pareille solution. Les dirigeants de Vienne ne voulaient reconnaître à Masaryk qu'un rôle de second plan et ils n'acceptaient de ses idées sur la politique internationale que la possibilité d'une détente avec la Serbie et avec la Russie. Masaryk fit quelques tentatives, y échoua, se brouilla avec Berchtold et assista, dans un état d'âme tout proche de la révolte, aux péripéties de la situation européenne pendant la guerre des Balkans et jusqu'à la veille de l'assassinat de François-Ferdinand.

C'est au cours des années turbulentes que le grand savant publiait une œuvre capitale sur la Russie, ses penseurs et sa littérature : *La Russie et l'Europe*. Il le fit en langue allemande et il recueillit les éloges unanimes de la critique européenne. Ce livre, paru en deux volumes, est d'un observateur incomparable; il est d'une finesse peu commune et animée d'un large souffle d'humanisme généreux. Très documenté, très « vécu » — Masaryk était en contact personnel avec les coryphées russes, politiques et littéraires, à commencer par Tolstoï, — ce panorama souffrait pourtant d'une erreur fondamentale; il présentait la Russie comme une Europe plus jeune, plus fraîche, plus naïve, tandis qu'elle a toujours été et qu'elle continue d'être la négation de l'Europe. Masaryk étalait devant nos yeux émerveillés les trésors de la Foi, de la révolte et de la pensée russes, il parlait art et littérature, analysait l'âme collective et les grands hommes, mais il passa sous silence les deux faits primordiaux qui séparent la Russie de l'Europe : l'anarchie intrinsèque et la discipline moutonnaire, imposée par le premier tyran venu. Le Slave, en Masaryk, ne ressentait pas avec étonnement la première; le doctrinaire à l'occidentale ignorait la seconde de ces qualités négatives.

L'un et l'autre obligeaient le patriote tchèque à prendre parti contre les Empires centraux la conflagration générale une fois éclatée. Mais ce furent son vieux fanatisme de la vérité, son amour de l'action qui incitèrent Masaryk à ne pas attendre les événements, à risquer le tout pour le tout, à quitter sa maison, sa famille, une situation enviable déjà acquise et à prendre le chemin de l'exil volontaire. Au moment de franchir les frontières autrichiennes le chef de la révolution tchèque avait soixante-quatre ans. Il sortit de son étude et il entra dans la grande histoire, mais il ne le fit pas par la grande porte. Ses premières démarches en faveur de l'indépendance de son peuple s'effectuèrent dans la pénombre des chancelleries et au siège d'institutions encore plus mystérieuses quoique fort « éclairées ».

L'énergie du vieillard qui dépensait sans compter ses forces mérite notre admiration. Masaryk voyageait à travers le monde en flammes, gagnant à son programme les gouvernements et les parlementaires, les Cours et les journalistes; il est aujourd'hui l'hôte de ministres et d'ambassadeurs et demain le prisonnier d'un compartiment de troisième, qu'il partage, bien entendu, avec plusieurs compagnons de malheur. Il discute ses thèses avec les routiniers du *Quai d'Orsay* et de *Downing Street*, avec le professeur, son collègue, qui réside à la Maison Blanche de Washington, avec des moujiks russes et avec des babbits améri-

ÉDITIONS
TOURNAI



CASTERMAN
PARIS

VIENNENT DE PARAÎTRE

L'Infirmière et sa mission DANS LE MONDE MODERNE

Par R. BOIGELCT, S. J.
Dr en Philosophie

In-12, 244 pages
13 francs

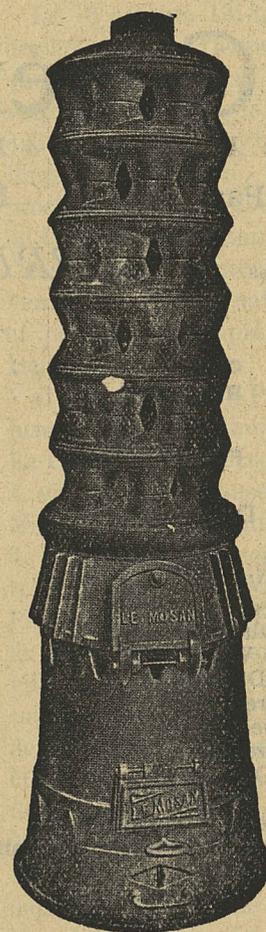
AUX INFIRMIÈRES MÉDITATIONS

par Ch. POLLOI
prêtre

In-12, 180 pages
13 francs

Pour rappeler aux infirmières la beauté humaine et chrétienne de leur mission, les documenter et aider à leur rayonnement social et spirituel.

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans
danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)



Fournisseur de la Cour

SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg

BRUXELLES



Le montre DUOPLAN.

Visitez l'Italie

Pour les lettres de crédit et pour
les chèques touristiques.

Pour les bons d'hôtel à prix fixe.

Pour les billets de chemin de fer
avec réduction.

Pour tout voyage individuel et col-
lectif.

Pour tout renseignement sur l'Italie.

Adressez-vous
à la

C. I. T.

Agence officielle des Chemins de fer italiens de l'État

BRUXELLES

42, boul. Adolphe Max

Téli. 17.99.10

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n 261.

CAPITAL fr,	796.000.000.00
RÉSERVE fr,	1.144.525.000.00

FONDS SOCIAL fr.	1.940.525.000.00
----------------------------	------------------

CONSEIL DE DIRECTION :

- MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
- Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
- Gaston Blaise, Directeur;
- Auguste Callens, Directeur;
- le baron Carton de Wiart, Directeur;
- Willy de Munck, Directeur;
- Albert d'Heur, Directeur;
- Charles Fabri, Directeur;
- Edgar Sengier, Directeur;
- Adolphe Stoclet, Directeur;
- Firmin Van Brée, Directeur;
- Jules Bagage, Directeur honoraire;
- Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

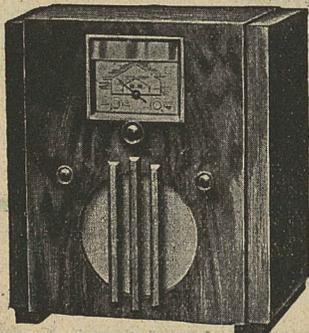
- MM. Edmond Solvay;
- Léon Eliat;
- le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
- le baron A. d'Huart;
- le baron de Trannoy;
- Paul Hamoir;
- H. Vermeulen.
- le comte Patoul.
- Henri Goffinet.

Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche



LA PREMIÈRE

DES MARQUES BELGES

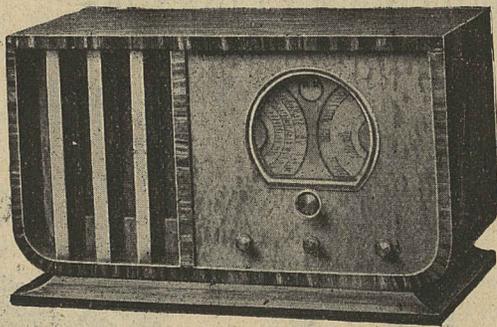


A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ

A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous
renseignements

R. R. RADIO

44-46, rue des Goujons
Anderlecht-Bruxelles

cains. Il réalise, entre-temps, un succès qui coûtera peut-être cher à sa patrie, mais qui dépassait les attentes les plus exagérées des Tchèques irrédents : l'adhésion à l'idée d'un Etat commun indépendant que prononcent les représentants slovaques à l'étranger, surtout en Amérique, puis il fait voter pour cette Tchécoslovaquie future quelques émigrés de la Russie subcarpathique.

Masaryk, bientôt aidé par son élève préféré, M. Benès, et par le jeune Stefanik, qui devait mourir d'une mort atroce, désarme le scepticisme de Clemenceau et le formalisme de Poincaré, il sait convaincre les Anglais et remuer les Yankees, il s'entend avec la Russie des Tsars, avec la République de Miloukov et de Kerensky et même avec les bolcheviks. Il contrecarre surtout, et c'était là le chef-d'œuvre de son habileté, les tendances pro-habsbourgeoises qui subsistaient en pleine guerre auprès des Cours de l'Entente et dans des milieux français et britanniques très influents.

* * *

Jusqu'en hiver 1918 la dissolution de la monarchie austro-hongroise ne figurait pas parmi les buts politiques de l'Entente. Les quatorze points du Président Wilson prévoyaient pour les nations slaves de l'Autriche une large autonomie nationale, mais point l'indépendance complète. D'autre part, la grande majorité des Tchèques, des Croates, des Slovènes et des Ruthènes s'attendaient, au maximum, à une Constitution fédéraliste que les vainqueurs imposeraient aux Austro-Hongrois. L'avènement du jeune empereur Charles suscita même l'espoir de faire triompher cette solution avec le plein consentement de la dynastie, laquelle s'appêtait à se détourner de l'Allemagne. Masaryk et Benès demeurèrent en rapports suivis avec une organisation secrète, la « Maffia », qui les informait de tout ce qui se passait en Autriche. Ils avaient leurs espions jusque dans les chambres à coucher des ministres impériaux. Tel patriote tchèque fouillait les paniers à papier du ministre de l'Intérieur, selon l'exemple de l'illustre Sedlickyn, dans l'*Aiglon*, de Rostand. La majorité des universitaires sympathisaient avec ce mouvement souterrain, une partie des soldats et des officiers tchèques était incertaine, une autre se révoltait ouvertement et passait aux Russes, au milieu d'une bataille, tel le 28^e d'infanterie, mais les paysans ignoraient ses aspirations antihabsbourgeoises et les ouvriers n'en savaient pas davantage. Ainsi les deux grands partis politiques, les agraires et les socialistes, sans parler des catholiques et des conservateurs, s'associaient jusqu'en été 1918 aux déclarations de loyalisme et aux tentatives de réorganisation de l'Autriche sur une nouvelle base fédéraliste.

Masaryk avait encore à vaincre l'ennemi le plus dangereux de son idéal, à extirper l'« austriacisme » de ses propres compatriotes. En dépit de la légende tchécoslovaque d'après-guerre, la plupart des habitants de la Bohême, de la Moravie et de la Silésie ne rêvaient aucunement à la reconstitution d'une république indépendante; ils auraient été très contents d'une autonomie relative. Même parmi les parlementaires, les austrophobes purs et simples formaient une infime minorité. Masaryk se disait que le seul moyen de gagner, c'était de créer un fait accompli. Il prépara donc, d'accord avec Wilson et la diplomatie anglo-française, une déclaration solennelle de l'indépendance tchèque, ou plutôt tchécoslovaque. Ce document, rédigé en Amérique, devait être publié après la défaite décisive des Empires centraux. La catastrophe approchait, elle devenait manifeste en octobre 1918; l'empereur Charles s'efforçait de sauver son trône et l'existence de la Double Monarchie, en proclamant, le 26 octobre, la transformation de l'Autriche en une fédération de peuples libres et autonomes. Le moment était venu pour répondre

par une contre-déclaration. Masaryk lançait son manifeste qui coupait court à tout arrangement avec les Habsbourg.

Le 18 octobre 1918, Tomas Garrigue Masaryk, en sa qualité de chef du gouvernement tchécoslovaque provisoire, constatait que les liens existant entre la dynastie et la nation tchécoslovaque étaient rompus, que ce peuple revendiquait son indépendance absolue et qu'il érigerait son Etat sous forme d'une république démocratique. Dix jours plus tard, cette République fut proclamée à Prague et dans toute l'étendue des « pays historiques » de la couronne de saint Venceslas, sans que les autorités impériales royales y eurent opposé la moindre résistance. Le 5 novembre, le Conseil national tchèque répétait l'acte irrévocable et peu de jours après Masaryk est élu Président de la jeune République.

Il fit son entrée à Prague le 21 décembre 1918. Depuis ce jour jusqu'au 14 décembre 1935 il garda la première magistrature. La Constitution tchécoslovaque lui avait permis cette présidence à vie par une clause spéciale, tandis que les successeurs de Masaryk étaient réduits à n'être rééligibles que pour deux périodes de fonction. Agé de soixante-huit ans, le théoricien du renouveau tchèque eut à faire l'épreuve de son enseignement. Le vœu de Platon était mis en réalité : un philosophe régnait et gouvernait au *Hradsin*, au vieux château des rois de Bohême. Ajoutons vite qu'il régnait et gouvernait avec force, avec une autorité supérieure et pour le plus grand salut de son peuple, mais qu'il devait reviser la plupart des opinions qu'il avait soutenues, étant encore professeur, député ou émigré. Les grandes qualités de caractère, l'intelligence lucide et l'humanisme généreux de Masaryk ne se démentirent pas pendant les années où il tenait les rênes du pouvoir, mais les théories du sociologue, du philosophe et de l'homme politique furent ébranlées par la vie, par les réalités qui s'imposèrent à l'ancien « réaliste ». Jacobin ministre n'est pas ministre jacobin; hussite président n'aurait pas su demeurer président hussite.

Pendant un demi-siècle Masaryk avait toujours appartenu à l'opposition contre les pouvoirs établis, il avait défendu les aspirations d'une minorité, opprimée ou se croyant telle. Le voici chef d'un Etat où tout est renversé. Les Tchèques y sont les maîtres et les Allemands, les Magyars forment des minorités qui se disent opprimées. Encore quelques mois avant la débâcle finale de la Double Monarchie, le comte Czernin avait pesté contre « le misérable, l'abject Masaryk », le traître contre la patrie autrichienne; maintenant c'était l'ancien ministre des Affaires étrangères austro-hongrois qui était qualifié de misérable et d'abject, qui trahissait sa patrie tchécoslovaque et qui ne pouvait y rentrer sous peine de risquer sa peau. Masaryk, le pacifiste, avait eu en mince estime l'armée et les officiers; il commandait en chef depuis 1918 les soldats de la République tchécoslovaque et il prenait soin de développer les forces militaires de son pays. Il était l'ennemi de la tyrannie dirigée contre des hommes qui détestent tel ou tel joug étranger; mais les Tchèques durent conquérir par les armes les territoires en majorité allemands des régions frontalières de la Bohême, la partie polonaise de la Silésie ex-autrichienne et toute la Slovaquie antérieurement hongroise. Sans enfreindre le respect que nous devons à Masaryk et à sa mémoire, nous sommes tenté de penser à l'avocat de la farce de Courteline, qui apprend sa nomination au poste de substitut du procureur et qui prononce dans la salle d'audience un réquisitoire fulminant contre le même accusé dont il avait défendu l'innocence, ou bien au Jean Jaurès de la parodie de Muller-Reboux qui condamne les cérémonies cléricales et le militarisme, mais qui vante la beauté des fêtes ouvrières et la grandeur du prolétariat en armes...

Là où Masaryk et ses collaborateurs persistèrent à demeurer

entièrement fidèles aux idées qu'il avait caressées avant sa présidence, les suites furent néfastes. En voici les plus regrettables : l'antipathie contre l'Eglise catholique romaine gratifiait le nouvel Etat d'un *Kulturkampf* superflu; l'indulgence pour le socialisme et les sentiments pro-russes favorisait l'essor du communisme; la haine de la « réaction » aliénait à la République quelques éléments très importants de la société, la phobie contre les Habsbourg empêchait une solution juste et accélérée du problème autrichien et finalement, ou avant tout, l'attitude de Masaryk par rapport à la Hongrie comportait pour la Tchécoslovaquie un péril dont la gravité ne sera mesurée que dans un avenir pas trop éloigné.

* * *

Le Président eut assez de sens critique pour se corriger de ses erreurs, et nous voyons dans cette sagesse l'un de ses titres les plus sûrs à la gloire posthume. Peu d'hommes ont le courage de confesser leurs fautes au moment où ils jouissent de pouvoirs presque illimités. Masaryk reconnut quatre de ces cinq erreurs fondamentales; nous ignorons s'il en a compris la cinquième, le veto insensé contre la restauration des Habsbourg. Mais quant au reste, le grand homme d'Etat fit de son mieux pour réparer ce qui n'aurait jamais dû arriver. Malheureusement il n'était pas libre dans ses décisions; pareils à l'apprenti sorcier de Goethe, il n'avait plus la force de conjurer les esprits qu'il avait lui-même déchainés.

Deux torts purent être réparés : le mouvement anticatholique des premiers temps de la République fut endigué; Masaryk et M. Benès commencèrent à traiter avec compréhension, et même avec déférence, l'Eglise et ses dignitaires. La paix entre Rome et Prague fut conclue; un nonce apostolique retournait en Tchécoslovaquie d'où son prédécesseur avait disparu pour protester contre l'hussitisme agressif des dirigeants. C'est pendant les derniers jours de la vie de Masaryk que la nouvelle délimitation des évêchés tchécoslovaques fut publiée par le Saint-Siège qui manifestait de cette manière sa bienveillance envers la République moldave. Mgr Kaspar, le cardinal-archevêque de Prague, jouit de la confiance du gouvernement et il entretient les meilleures relations avec le Président Benès; il a rendu plusieurs visites à Masaryk et il a honoré le défunt en ordonnant que toutes les cloches de l'archidiocèse sonnassent le glas après la mort de l'illustre vieillard. Masaryk a d'ailleurs révoqué par des gestes appréciables les attaques qu'il dirigeait jadis contre l'Eglise; il a reconnu, dans des entretiens des plus divers, le rôle éminent du catholicisme et de la Papauté dans la civilisation humaine; il a défendu, lui l'ancien orateur du Congrès des libres penseurs, la nécessité de l'enseignement religieux dans les écoles et il a insisté, avec une émotion toujours croissante, sur la beauté, sur la noblesse et sur la vérité du christianisme. L'un des derniers, le cardinal Verdier eut l'occasion d'entendre le Président Masaryk rendre justice à l'Eglise catholique, lors du Congrès eucharistique de Prague, de cette manifestation grandiose qui scellait l'union reconquise des deux pouvoirs en Tchécoslovaquie. Toutefois, ce serait aller trop loin que d'annoncer une conversion finale de l'admirateur de Hus et des positivistes. Masaryk était revenu à un théisme très net, il avait abjuré l'anticléricalisme militant, mais nous ne croyons pas qu'il soit rentré officiellement dans le sein de l'Eglise catholique, ni qu'il ait admis la vérité d'une Foi révélée. Enfin, c'est là une affaire très personnelle entre une grande âme et son Créateur. Ce qui importe pour nous, dans le domaine terrestre, c'est le fait que la Tchécoslovaquie a cessé de boudier l'Eglise et cela sous les auspices de Masaryk et de M. Benès, son disciple.

Constatons que l'on a également aboli la discrimination des

« couches supérieures », que l'aristocratie et le clergé ne sont plus exposés aux courroux d'une démagogie de mauvais aloi et que c'est encore Masaryk qui a aidé de son prestige les efforts pour rallier les « ci-devant ». Hélas! deux erreurs subsistent, malgré tous les efforts pour les corriger. La Tchécoslovaquie est toujours victime de ses illusions soviétiques, elle s'expose par là aux reproches faciles de la propagande hostile du Troisième Reich, elle rend impossible toute réconciliation sincère avec la Pologne; enfin elle s'obstine à maintenir, par rapport à la Hongrie, cette politique d'heureux gagnant à la loterie internationale, qu'elle a abandonnée par ailleurs.

Masaryk n'a pas condamné, *expressis verbis*, l'alliance avec les Soviets; par contre, il a été le premier à reconnaître l'utilité d'une révision du traité de paix conclu à Trianon avec la Hongrie. Le Président est d'origine slovaque; il est né en Moravie, mais son père et ses aïeux ont habité Koppany, village hongrois jusqu'en 1918, situé près de Presbourg-Pozsonyi, dénommée aujourd'hui Bratislava par ses maîtres tchèques. La rancune ancestrale contre les Habsbourg qui résidait au for intérieur subconscient du fils de l'ancien cocher de la Cour a eu également sa part dans l'antipathie foncière que Masaryk nourrissait contre les Magyars. Ils les exérait comme les oppresseurs des Slovaques. Et il unissait dans le même amour les Tchèques, auxquels il appartenait par sa propre volonté et par l'ascendance de sa mère, et les Slovaques. La théorie, assez fantaisiste, qui voit dans les Tchèques et les Slovaques les deux branches d'une seule nation longtemps séparée par des frontières politiques, mais une et indivisible, cette théorie était destinée à enchanter Masaryk. Il protégeait, aux temps de son activité professorale et parlementaire, la jeune littérature slovaque — curieux peuple, qui possède deux littératures, l'une tchèque et l'autre slovaque! — et il apprenait aux Américains, chargés ou se chargeant de refaire la carte de l'Europe, qu'il fallait rétablir, par la paix de justice, l'Etat des Tchèques et des Slovaques, lacéré par la méchanceté magyare.

Le mythe national tchécoslovaque passe avec élégance sur les quelque neuf cents ans pendant lesquels Tchèques et Slovaques appartinrent à des communautés politiques différentes; il ne s'étend pas trop sur la durée de l'unité des deux peuples qui avait existé, du moins historiquement, pendant quelques lustres (et encore!); il ne se fait point troubler par l'évolution séparée des deux langues, mais il décrète : Tchèques et Slovaques ne font qu'une seule nation et il se prévaut des deux grands Slovaques qui en font la preuve et qui en sont les témoins, de Kollar et de Masaryk. Ce mythe est devenu une réalité politique, grâce à des circonstances très variées et surtout à l'intervention extrêmement habile du premier Président de la République tchécoslovaque. Mais pour citer l'éloge funèbre, plein de tact et de respect, que le *Pester Lloyd* a consacré à l'éminent disparu, « la mariée était trop belle » ou, pour en appeler à un vieil adage français, « qui trop embrasse mal étreint ». L'annexion de la Slovaquie, avec sa population slovaque, magyare, allemande et juive, et surtout l'incorporation de la Russie subcarpathique, magyare, ruthène, allemande et juive et où, de mémoire d'homme, aucun Tchèque n'avait résidé, cet impérialisme républicain et pacifiste a valu au nouvel Etat l'inimitié mortelle de la Hongrie morcelée.

Au lieu de grouper leurs seuls conationaux ou même de s'en tenir aux frontières historiques des pays de la couronne de saint Venceslas, les Tchèques ont soumis à leur domination un territoire trop vaste et indéfendable, tant au point de vue stratégique que moral. On doit regretter que Masaryk, l'homme à la conscience pure et loyale, le critique impitoyable des légendes historiques et des slogans mensongers, ait trompé, cette seule et

unique fois, sa clairvoyance et son sentiment éthique, de même que sa raison pénétrante. Notons ceci : en fondant leur Etat, les Tchèques pouvaient ou bien alléguer le principe des nationalités et s'incorporer toutes les régions habitées par leurs frères de langue et de civilisation. Dans ce cas, les Allemands de Bohême, de Moravie et de Silésie, les Magyars de Slovaquie, les Polonais de Cieszyn et toute la Russie subcarpathique échappaient à la République gouvernée par Prague. Ou bien l'on admettait le principe de la tradition historique. Dans cette seconde hypothèse, seuls les « pays de la Couronne » autrichiens, parties intégrantes de l'ancien royaume de Bohême, à savoir la Bohême proprement dite, la Moravie et la Silésie, auraient eu à former l'Etat tchèque. Cependant Masaryk et ses ministres revendiquaient toutes les régions allogènes au nom du droit historique et la Slovaquie au nom du principe des nationalités; de plus, ces frontières furent encore élargies au nom d'un troisième principe, celui de la convenance stratégique. Résultat : même d'après les données officielles, la Tchécoslovaquie embrasse un pourcentage de 36 % de minorités nationales et la majorité de 64 % existe grâce au pieux mensonge de l'unité entre Tchèques et Slovaques.

Masaryk n'a guère renié cette unité, mais il a envisagé une rectification des limites, qui aurait restitué à la Hongrie les régions habitées par des Magyars; il a surtout déploré l'état de guerre latente, devenu chronique en Europe centrale, dans le bassin danubien et il a demandé pour les minorités incorporées à la Tchécoslovaquie le régime d'une large autonomie culturelle et peut-être politique. MM. Benès et Hodza travaillent à exécuter cette obligation que leur a léguée le Président libérateur. Il lui obéissent aussi en cultivant les excellents rapports avec l'Autriche et en tâchant de ne pas irriter le puissant voisin allemand.

* * *

L'œuvre du Philosophe-Président se réduirait-elle donc à des erreurs commises et effacées, en partie, par une amende fort honorable? Nullement. L'apport positif de Masaryk est imposant et il lui assure la gratitude éternelle de sa nation. Le chef de l'Etat a usé de ses pouvoirs avec infiniment de tact et de discrétion; il s'est élevé au-dessus des partis et même des nations. A force d'incarner l'idée de la justice et de l'autorité impartiale, il est arrivé à réunir, lors de sa quatrième élection, 327 sur 420 voix de l'Assemblée Nationale. Les Slovaques s'abstenaient, mais les Allemands donnaient leurs suffrages à Masaryk. Les communistes votaient contre, mais les socialistes s'associaient aux partis bourgeois pour rendre hommage au Président vénéré. Longtemps le « Château » avait été vertement critiqué par l'opposition de droite, qui se groupait autour de Kramâr, le leader jeune-tchèque récemment décédé, dont son peuple, reconnaissons-le, avait trop vite oublié les très grands mérites; pendant les dernières années du « règne » du Président à vie, même ces adversaires inexorables se taisaient. Les hitlériens de Bohême, conduits par M. Henlein, s'inclinaient respectueusement devant le représentant suprême de l'Etat tchécoslovaque et les Magyars lui savaient gré de ce qu'il se fut employé à leur procurer justice.

Le prestige international de Masaryk servit considérablement la politique étrangère de son pays. Aussi longtemps qu'il put résister à la charge de son grand âge, il alla volontiers lui-même conférer avec les hommes d'Etat français, anglais, italiens et autres. Masaryk visitait ainsi la France, l'Italie et le Proche-Orient, recevait avec l'aisance d'un roi électif des souverains et conseillait jusqu'à la veille de sa mort M. Benès, son ministre des Affaires étrangères et en dernier lieu son successeur.

L'organisation administrative et militaire, l'enseignement et les études, la prévoyance sociale et l'hygiène, l'industrie et le

commerce doivent chacun beaucoup à l'initiative de cet homme vraiment universel. Il a protégé l'expérience étonnante de ce cordonnier de génie qui s'appellait Bata, il a facilité maintes recherches scientifiques et érudites et frayé le chemin à nombre de talents, artistiques et littéraires. Président, Masaryk est resté savant et penseur, écrivain et observateur avisé de la vie quotidienne.

Le temps n'a pas manqué à ce travailleur infatigable pour rédiger dans le château du Hradsin plusieurs livres très remarquables qui ne le cédaient pas à ses écrits antérieurs. Deux parmi eux, *Slované po valce* (Les Slaves après la Guerre) et *Svotova revoluce* (La Révolution mondiale) ont été amplement discutées et commentées. Ils exposaient avec sa sincérité et sa clarté coutumières l'effort de Masaryk et de son peuple pendant la Grande Guerre et la situation qui en est résultée. Les innombrables discours et les autres manifestations de Masaryk émanant du temps de sa présidence ont été réunis dans un volumineux recueil : *Cesta demokracie* (Le Chemin de la Démocratie). Cet ouvrage, l'ultime d'une brillante série, a paru en 1934, à la veille de la quatrième élection présidentielle de son auteur.

Nous pouvons y étudier non seulement le chemin de la démocratie, mais aussi la route intellectuelle et politique de T. G. Masaryk, cet itinéraire de Vienne à Prague par l'Amérique et la Russie, ou, si nous ne restons pas terre à terre, mais si nous nous élevons dans les régions de l'esprit, cet itinéraire qui va de Berlin, de Londres et de New-York positivistes à Jérusalem, sinon à Rome... Deux années d'une extrême vieillesse bien remplie ont permis au fondateur de l'Etat tchécoslovaque d'observer à l'œuvre le successeur qu'il s'était choisi et qu'une écrasante majorité de l'Assemblée Nationale avait élu en décembre 1935, surtout grâce à la recommandation de Masaryk. Ce dernier, honoré du titre de Président-Libérateur, se retira au château de Lány, que le peuple reconnaissant lui avait cédé en jouissance viagère. Il y vécut entouré de sa famille, recevant les rares visiteurs, dont M. Benès, le nouveau chef d'Etat, était le plus assidu; il lisait, il dictait comme aux temps de son professorat et il se plaisait dans des réflexions critiques sur le passé et sur notre époque.

Le vieux démocrate jugeait sans indulgence, mais aussi sans amertume, ni haine, les nouveaux systèmes politiques, les nouveaux messieurs et les nouveaux seigneurs de la guerre. Il en faisait autant quant aux vices du parlementarisme décrépit. La longue expérience élevait Masaryk au-dessus de tout parti et de tout parti pris. Il s'est éteint dans la plénitude de sa gloire, regretté par les siens et par les étrangers, par ses adhérents et par ses anciens adversaires. Le souvenir de cette grande et pure figure survivra à ses ouvrages, qui, malgré leurs mérites mémorables, portent l'empreinte de l'époque qui les a vus naître; elle survivra certes à l'œuvre politique de Masaryk, à cette Tchécoslovaquie hussite qui est en train de se transformer et qui devra repenser toutes les formules de son credo politique avant de pouvoir assurer son existence. Par une curieuse ironie de l'histoire, le premier Président de la République tchécoslovaque demeurera pour la postérité non pas le savant remarquable, l'écrivain de haute envergure et le penseur incisif, ni le lutteur politique des années d'avant-guerre, mais « le bon vieux seigneur », le « père du peuple », l'incarnation de la patrie, le suprême arbitre, le symbole ambulant de l'Etat, le maître souverain qui réside au Château de la capitale, celui qui a enduré toutes les souffrances et toutes les épreuves, le geronte sublime qui parle au cœur du peuple, sachant les langues des multiples tribus de l'Empire... pardon de la République. Il entrera au Panthéon, comme sosie et comme successeur, légitimé par la dignité naturelle, de ce François-Joseph qu'il avait combattu pendant un demi-

siècle et qu'il avait peut-être appris à comprendre et à respecter, arrivé lui-même aux limites de sa carrière. Ces deux hommes-symboles, incarnent-ils également la vérité que la Tchécoslovaquie reste, à son corps défendant, non seulement l'héritière, mais aussi la continuatrice de l'ancienne Autriche? En soulevant cette question, nous touchons le point névralgique de la création de Masaryk. Disparaissant dans l'apothéose, le Président-Libérateur laisse l'exemple d'une magnifique vie, la splendeur d'un effort humain, surhumain accompli; pourtant la solution que la chance, le génie et le dévouement d'un homme « hors série » ont réalisé devra subir l'épreuve d'un avenir qui s'annonce dur et périlleux. Tomas Garrigue Masaryk a résolu le problème d'une belle existence, sans avoir tranché définitivement celui de l'existence politique tchécoslovaque.

Prof. Dr O. FORST DE BATTAGLIA.

Problèmes actuels

SANTANDER

La libération de Santander a réjoui pas mal de gens en dehors de la masse de ses infortunés habitants. Durant plus d'une année ceux-ci furent traités en peuple conquis, et par des conquérants qui leur étaient particulièrement odieux. Aucune comparaison, en l'espèce, avec Bilbao. Bilbao était le centre d'une région industrielle. Une grande minorité de sa population, peut-être même la majorité, était composée par ce prolétariat industriel qui, partout, sauf en Angleterre, est actuellement en proie à l'esprit révolutionnaire et qui n'est nulle part plus exaspéré qu'en Espagne. Car la sujétion mécanique à la simple richesse, cette caractéristique du capitalisme industriel, est plus odieuse à l'Espagnol qu'à tout autre être humain. De plus, à Bilbao il y avait une population flottante de chômeurs et, par-dessus tout, une longue tradition révolutionnaire. Enfin, Bilbao renfermait un élément basque-nationaliste important — c'est-à-dire une minorité considérable d'hommes pour lesquels leurs aspirations nationalistes basques étaient primordiales et qui, pour conquérir leur indépendance, n'hésitaient pas à s'allier avec les plus criminels des rouges. Les chefs de ces extrémistes résidaient également à Bilbao.

Aussi quand Bilbao tomba, une grande partie de sa population — impossible à déterminer d'ailleurs — était hostile aux vainqueurs. Pour Santander il en allait tout autrement. La masse de sa population était fortement et activement conservatrice. Certes, les élections ne sont qu'un critère douteux, mais enfin, sur sept députés de Santander cinq étaient de droite. L'élément prolétarien n'y comptait guère. Les miliciens rouges qui avaient fui à Santander devant l'avance des troupes de Franco étaient les ennemis de la population locale et leur présence fut encore empirée par les meurtres et les destructions qui, à Santander comme dans toute l'Espagne rouge, marquèrent l'action révolutionnaire. Une belle église du XIII^e siècle fut délibérément détruite; des hommes, des femmes et des enfants furent, comme à Bilbao, entassés sur des navires dans le port. Et une fois au moins, comme représailles contre une attaque aérienne nationaliste, un bon nombre de ces otages furent massacrés sans aucune distinction.

Tout cela a pris fin et l'une des villes espagnoles de la côte du Nord les plus agréables et les plus riantes est redevenue elle-même.

Il reste à conquérir le district minier de l'intérieur avec ses mineurs irréconciliables. C'est eux qui, de toute la population ouvrière espagnole, ont le plus souffert du capitalisme industriel et se sont insurgés le plus sauvagement, dans le passé, contre l'ordre social qui les opprimait. C'est là, dans les Asturies, que se trouvait le foyer, chauffé à blanc, le plus destructeur et le plus inhumain pendant la révolte qui préluda, il y a deux ans, à l'actuelle guerre civile. Au cours de celle-ci, Oviedo s'est vue constamment menacée d'être prise par ces mineurs asturiens, Oviedo, la ville universitaire et cathédrale de ce district minier. Les rouges en occupent les faubourgs. On ne nous a jamais dit dans quelle mesure les anciens monuments ont souffert. La cathédrale d'Oviedo offre une cible naturelle aux rouges, non seulement parce qu'elle est chrétienne, mais parce qu'elle est de toute beauté. Presque aussi belle que sa voisine de Léon, qui a heureusement été épargnée.

Si les mineurs asturiens sont dispersés après une destruction de leur organisation militaire, les collines de ce pays ne connaîtront pas, pour autant, la fin des troubles. Une guerre de guérillas, à laquelle se prêtent et la nature des habitants et celle de la contrée, se poursuivra qui neutralisera pendant un certain temps une partie des forces nationales. Mais une petite partie seulement. La masse des troupes très nombreuses que Franco employait dans le Nord est déjà libre de passer à l'Est où sa pression se fera sentir bientôt, après le temps nécessaire pour la concentration des hommes et du matériel.

* * *

Mais la pleine signification actuelle de la prise de Santander ne réside ni dans sa libération de la griffe rouge, ni dans la dispersion des meurtriers étrangers qui l'opprimèrent pendant si longtemps, ni dans son retour à l'Espagne, ni même dans l'envoi sur d'autres fronts des troupes nationales rendues libres. Elle réside dans l'opinion européenne.

On a dit très justement qu'une seule décision militaire vaut tous les prestiges du monde. Le gain d'une bataille décisive et un belligérant imposant sa volonté à l'autre comptent infiniment plus que des opinions sur la lutte ou des jugements plus ou moins fondés sur les camps opposés. La chose est surtout vraie quand deux adversaires sont engagés, avec des buts simples et contradictoires, dans une lutte à laquelle aucun tiers ne participera. Ce fut vrai, par exemple, dans la guerre franco-prussienne. L'accident par lequel les principales unités de l'armée de Mac-Mahon fournirent — par des prisonniers — des renseignements précieux à l'adversaire, cet accident conduisit à l'isolement des deux armées françaises, à leur impuissance de se joindre et à Sedan. Et Sedan changea le cours de l'histoire. Toutes les opinions sur les « valeurs militaires » avant et après Sedan ne peuvent changer le fait. Sedan fut un accident comme le sont d'ailleurs la plupart des batailles entre égaux. Marengo en fut un — Marengo fut même le plus étonnant accident de l'histoire militaire. Napoléon était défait et la déroute s'emparait déjà de son armée quand Desaix apparut... La puissance de l'Empire date de ce moment, ainsi que la création d'une Europe nouvelle. Quelque nombreux que fussent ceux qui avaient cru que la France de 1789, la France de la Révolution, allait à la défaite, impossible de le croire encore après Marengo.

Tout cela est évident quand l'enjeu est clair et net. Qu'un homme gagne sa bataille et quel qu'ait été le mépris dont on le couvrait avant sa victoire, ou quels que soient les doutes qu'il continue à inspirer après, tout cela ne compte pas. Seule la victoire compte.

Mais dans cette guerre espagnole l'issue n'est pas claire et

INSTITUT DES
DAMES DE MARIE

UCCLE-LEZ-BRUXELLES, rue Edith Cavell, 143
Maison-Mère.

INTERNAT-EXTERNAT

Jardin d'enfants. — Cours primaires, moyens, supérieurs.
Humanités anciennes.

Maisons filiales : cinq en Belgique; cinq en Angleterre; deux en Cali-
fornie; une en Urundi (Congo belge).

Pédagogie St-Augustin

DIRIGÉE PAR LES

Chanoinesses Régulières de la Congrégation
de Notre-Dame de Jupille

1, rue St-Hubert - LOUVAIN

Reçoit les jeunes filles fréquentant les
cours de l'Université

O. L. Vr. ter Heide

Maison de repos pour dames, demoiselles et enfants
à Rijmenam lez-Malines



Séjour de vacances — Cure de repos — Confort moderne — Promenades dans sapinières — Parc 3 hect. — Tennis — Bassin de natation privé et surveillé — Chapelle attenante — Desservie par religieuses
Infirmière attachée à la maison — Ouverte toute l'année

Téléphone : Rijmenam 65

Adresse : M^{lle} ODILE PEETERS, Directrice

O. L. Vr. ter Heide-Rijmenam

Collège de Melle

LEZ-GAND

SOUS LA DIRECTION DES PP. JOSÉPHITES
1837-1937

Section préparatoire [Humanités anciennes
SECTIONS FRANÇAISE ET FLAMANDE
ECOLE SPÉCIALE de COMMERCE et d'INDUSTRIE
SECTION SCIENTIFIQUE



Installations modernes de premier ordre : 350 chambres avec
eau courante, électricité, chauffage central. Chambres communes
pour frères. Soins matériels et sanitaires confiés aux religieuses.
Les élèves, admis dès l'âge de 8 ans, sont groupés en trois collèges
distincts et indépendants. — Vie au grand air. — Terrains de jeux
et de sports. Bassin de natation. Conditions hygiéniques excellentes.

Demandez prospectus et conditions.

ON N'ADMET QUE DES INTERNES

PAVILLON ASTRID

Cours familial ménager
dirigé par les Sœurs de la Visitation
COUPURE-GAND

Cette section a été annexée à l'Institut pour permettre aux jeunes
filles qui ont terminé leurs études, de s'initier aux devoirs qui incom-
bent aux mères chrétiennes et aux maîtresses de maison.

Coupe et modes. — Pédagogie familiale et Psychologie
éducative. — Croix-Rouge, etc.

Cours scientifiques et littéraires facultatifs.

INSTITUT DES

**Religieuses Ursulines
de l'Union Romaine**

RUREMONDE (Limbourg hollandais)

Cours spécial pour jeunes filles de langue fran-
çaise, désirant apprendre le néerlandais

nette. Nous ne nous trouvons pas en présence d'une lutte unique. Ici l'issue dépend *principalement* de forces extérieures, et ces forces dépendent elles-mêmes *en grande partie* de l'opinion. Cela est tellement vrai que, de toute évidence, Moscou compte surtout, pour sauver la révolution, sur la propagande de Valence. Une fois que le gros de l'opinion divisée en France, le gros de l'opinion vague et nébuleuse en Angleterre, seront convaincus que Franco est en train de gagner, Franco aura gagné. Persuader au contraire l'opinion en France et en Angleterre que Franco ne peut gagner que très lentement, très difficilement et très incomplètement, et l'intervention suivra. L'opinion est, en ce moment, d'importance capitale.

Or, la façon dont Santander fut prise a profondément affecté l'opinion en Europe. Les actions de Moscou ont connu une chute verticale. Plus rien de « militaire » ne peut sauver Moscou en Espagne, sauf quelque succès frappant des révolutionnaires en Aragon ou ailleurs, car la prise de Santander présente des traits qui la différencient des autres succès nationaux et les jours qui passent ne cessent d'accroître l'effet de l'événement en Europe. Le courant est même devenu tellement fort que partout, en Allemagne, en Italie, même dans cette France divisée et qui va s'affaiblissant, on dit ouvertement que la marée a tourné et que la seule chance qui reste à Valence est une intervention anglaise.

Tout d'abord il y eut la rapidité. L'avance contre Santander débuta le 19 août. Le succès final était acquis le 26. Une semaine avait suffi alors que Bilbao avait exigé des mois.

Puis, l'éroulement moral des anarchistes fit une grosse impression. Ils cédèrent et s'enfuirent avant la bataille décisive, abandonnant un très nombreux matériel dans leur fuite. Il n'y eut aucun ralliement et leurs chefs les abandonnèrent. Le soi-disant gouvernement basque abandonna ses alliés vaincus. Il s'enfuit en France à bord d'un sous-marin.

Enfin il y eut l'enthousiasme évident de la ville après sa libération. Enthousiasme extraordinaire et convaincant. Malaga n'avait pas connu pareille unanimité. Une foule de réfugiés de Malaga avaient encombré les routes vers le Nord lors de l'entrée des nationaux et des Italiens dans la ville. Il restait possible de prétendre que l'Espagne antirouge avait devant elle une Espagne rouge qui avait résisté à Malaga. Après Santander ce bobard est dégonflé.

Mussolini est un homme au jugement politique subtil et profond. Il comprit tout de suite que Santander offrait enfin l'occasion propice pour une déclaration publique, et il la fit. Son geste est d'une haute signification.

J'écris ces lignes dans un pays neutre qui n'a de liens ni avec le camp allemand-italien, ni avec le camp révolutionnaire, et il n'est pas possible de se tromper, dans une pareille atmosphère, sur la portée de Santander. En ce moment, cette victoire nationale l'emporte en importance sur tous les coups reçus jusqu'à présent par Moscou en Espagne.

HILAIRE BELLOC.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Hommes d'Etat

Saint Louis ⁽¹⁾

La politique générale de Louis est dominée par son dévouement profond envers l'Eglise catholique et le Pape, son chef visible. La reine-mère, en 1228, lui prêtait l'intention de secourir l'Eglise de Dieu qui, dans les parties méridionales du royaume, avait longtemps subi de dures tribulations. En 1269, ses dernières instructions datées d'Aigues-Mortes affirment sa volonté de punir ceux qui offensent la Majesté divine. Le zèle pour l'Eglise n'est-il pas le devoir essentiel de celui qui, débarquant à Tunis, se proclame « le sergent » du Christ?

Louis, comme d'ailleurs ses prédécesseurs, fut impitoyable aux hérétiques. Si le serment de son sacre ne comportait pas encore, autant qu'il semble, la clause célèbre qui y fut ajoutée, il a écrit bien clairement dans les *Enseignements* à son fils : « les hérétiques, à ton pouvoir, fais chasser de ta terre ». Il n'entend pas que l'on discute avec eux; il n'y a qu'à s'en débarasser. Il n'est pas surprenant qu'il ait accepté dans son royaume l'établissement de l'Inquisition. La papauté le juge indispensable pour réprimer l'hérésie. Louis n'a pas d'objections à faire. Déjà l'ordonnance de 1228 sur les églises de Languedoc prescrivait de punir sans délai l'hérétique condamné par son évêque ou, par toute autre personne ecclésiastique en ayant le pouvoir (2), Traditionnellement, le bras séculier soutient l'Eglise dans sa lutte contre l'hérésie. Louis est un fils trop fidèle pour épiloguer sur les méthodes qu'elle préfère. Sa conscience est en paix dès qu'après une étude attentive des situations de fait il a scrupuleusement limité le droit de confiscation qui lui appartient sur les biens des hérétiques ou des « faidits » (3).

Les hérétiques ne sont qu'une variété de ces « males gens » dont il voudrait que sa terre fût entièrement purgée. Il déclare aux blasphémateurs une guerre impitoyable, dont Clément IV, en 1268, essaya d'atténuer la rigueur. Son ordonnance sur le « vilain serment », dont la date est discutée et que nous ne possédons pas en forme (4), fut bannie dans tout le royaume et figure donc dans le petit nombre d'établissements qu'il fit « pour le commun profit ». Il use de son autorité souveraine pour prescrire aux seigneurs de la faire exécuter dans leur terre, et d'Aigues-Mortes ses dernières instructions insistent et prennent des mesures de détail pour qu'elle soit sévèrement appliquée (5). Dans le même esprit, elles renouvellent des dispositions antérieures contre les filles publiques et autres mauvaises gens (6). La stricte surveillance des cabarets et l'interdiction des jeux de hasard manifestent le même souci de protéger la moralité commune. Tous ces textes sont les premiers en date d'une législation sans cesse reprise et précisée par la suite : ils affirment du moins que la politique d'un roi chrétien ne saurait, en ces matières, rester indifférente.

A l'égard des Juifs, Louis partage les aversions communes aux hommes de son temps. Il n'a pas envers eux de devoirs spéciaux, car le serment de son sacre ne l'engage qu'à l'égard

(1) Pages extraites d'un « Saint Louis » qui paraîtra prochainement dans les *Hommes d'Etat*, trois volumes du plus haut intérêt édités par Desclée, De Brouwer et Cie, à Paris et dont plusieurs de nos collaborateurs entretiendront nos lecteurs.

(2) Art. 2 : *Ord.*, I, p. 51.

(3) *Ord.*, I, pp. 61 et suiv.

(4) *Ord.*, I, pp. 99 et suiv.

(5) Art. 1-4 : *Ord.*, I, p. 105.

(6) Art. 5.

du peuple chrétien. Il n'a d'ailleurs pas davantage de raisons de les persécuter en tant que Juifs; ils ne sont en rien assimilables aux hérétiques, chrétiens égarés qu'il faut ramener dans le droit chemin. Ce sont des étrangers, ennemis endurcis du Christ qu'on peut tout au plus, par humanité, tolérer dans sa terre, s'ils ne font pas de torts aux chrétiens. Mais comme ils s'adonnent souvent à l'usure et paient assez aisément de lourdes taxes au seigneur qui les tolère, il est nécessaire que les barons chrétiens adoptent à leur égard la même politique. L'ordonnance de Melun de 1230, souscrite par les grands barons en gage de leur réconciliation toute récente, résume cette politique : le roi et les barons s'engagent à ne tolérer aucunes pratiques usuraires, ni des Juifs ni des chrétiens, et à se rendre mutuellement leurs Juifs, considérés comme des serfs de poursuite.

Louis s'en tint à cette politique. Il est disposé à protéger les Juifs contre les aveugles violences du populaire et à respecter leur foi, à l'exemple du Saint-Siège. Mais, dans la fameuse affaire du Talmud, condamné comme insultant la foi chrétienne, en 1240, par l'évêque de Paris puis, en 1248, par le Pape, il fit exécuter les sentences ecclésiastiques et brûler les livres condamnés. Il est probable qu'après 1240 une ordonnance expulsa de la terre du roi les Juifs détenant encore les mauvais livres. L'ordonnance de réformation de 1254 prescrivit de bouter hors les Juifs se livrant aux sortilèges et pratiquant l'usure; seuls seront tolérés les Juifs vivant « des labeurs de leurs mains et des autres besognes sans usures » (1). C'est l'application correcte, dans le domaine royal, des principes arrêtés en 1230. L'ordonnance de 1257-58 précisa que les biens confisqués aux Juifs seraient restitués à leurs anciens débiteurs et ne tourneraient pas au profit du roi; d'autre part, les cimetières, les anciennes synagogues et les immeubles voisins permettant de s'en servir commodément, devaient être rendus aux Juifs demeurés dans la terre du roi (2). Enfin, en 1269, il fut prescrit aux Juifs de porter sur leur vêtement extérieur un signe distinctif (3). C'est ainsi que Louis crut pouvoir concilier les soucis d'humanité et de justice qui l'animèrent toujours avec son devoir de protéger la foi catholique et le peuple chrétien.

Mais il faut chercher le témoignage le plus frappant que le roi donna de son dévouement à l'Eglise dans son zèle constant pour la Croisade. Nous avons peine à nous représenter l'extraordinaire puissance, au moyen âge, de l'idéal de la Croisade, où l'instinct élémentaire de conservation s'ennoblit des sentiments les plus purs à l'égard de la Terre Sainte où vécut, souffrit et mourut le Christ. Cet idéal qui, à la fin du XI^e siècle, avait arraché la société féodale aux querelles intestines qui la détruisaient, avait déjà perdu, au XIII^e siècle, beaucoup de son prestige. Comme tout idéal humain, il avait eu ses hypocrites et ses exploités, et beaucoup de princes sages et pieux se réservaient, de peur d'être dupes. La papauté elle-même, absorbée par sa querelle avec l'Empire, ne pouvait plus susciter ou soutenir, avec la même ardeur, le grand dessein, depuis qu'elle avait jugé possible d'appliquer à la guerre contre l'Empire une partie au moins du système de faveurs spirituelles et d'avantages juridiques édifié pour la vraie Croisade.

En de telles circonstances, l'esprit des premiers croisés souffla sur le roi Louis. A la fin de 1244, ayant échappé presque miraculeusement à un violent accès de fièvre et de dysenterie, il voulut tout de suite prendre la croix, malgré les objurgations de sa mère et des ecclésiastiques présents. Une fois guéri, il ne hâta rien; il prépara le voyage d'Outre-mer avec méthode et prudence, montrant dans les moindres choses son discernement,

comme le sens de sa dignité et de son prestige. Mais rien ne le détourna de son dessein. Loin de l'utiliser pour des fins politiques, comme tant d'autres princes l'avaient fait et le faisaient encore de son temps, il subordonna toute sa politique à la bonne marche de la Croisade. Il rencontra près du pape Innocent IV et du cardinal légat qu'il désigna le concours le plus loyal. Son enthousiasme détermina nombre de grands barons à le suivre et à chercher là-bas, en Terre-Sainte, un meilleur emploi de leur vieux goût pour la guerre. Une fois de plus, il montra tout ce que peut un homme sincère, dominant les misères de la politique journalière de tout un idéal raisonnable, accessible aux simples comme aux intelligences les plus hautes. Un grand espoir passa sur le monde occidental lorsque Louis, ayant levé l'oriflamme à Saint-Denis et reçu des mains du légat le bourdon et l'écharpe du pèlerin, partit, en août 1248, d'Aigues-Mortes, le nouveau port qu'il avait fait creuser dans sa terre. Il laissait son royaume à sa mère et à Alphonse de Poitiers, qui ne devait le rejoindre que l'année suivante, sous la protection personnelle du pape et sous la sauvegarde du sentiment chrétien. Il ne sacrifiait rien de ses devoirs de roi, il ne violait pas les promesses de son sacre et prenant hardiment sa part de la tâche commune qui incombait à la chrétienté.

La Croisade aboutit à un désastre et, s'il faut juger les conducteurs des peuples à leurs succès, elle fut une lourde faute : sans profit apparent, beaucoup de vies humaines et beaucoup d'argent demandé aux églises et au peuple de France y furent dépensés. Du moins le roi, cruellement atteint dans sa personne et dans ses proches, répara ce qui pouvait être réparé et s'imposa au respect d'impitoyables ennemis. Il renvoya en France ses deux frères, mais il ne voulut pas séparer son sort de celui de ses compagnons d'armes dont il paya la rançon et obtint la délivrance. N'ayant pu entamer l'Egypte, il fit fortifier à grands frais les dernières villes de Palestine où tenaient encore les princes chrétiens de Terre-Sainte. La mort de sa mère ne le détourna pas de sa tâche et c'est en 1254 seulement qu'il rentra, inquiet des difficultés qui s'accumulaient en son royaume. Ses contemporains ne songèrent pas à lui reprocher son entreprise ni son échec. Le mouvement des Pastoureaux, qui dévia si promptement, atteste, en ses origines, que le petit peuple de France songea plutôt à plaindre son bon roi et à l'aider.

Louis avait gardé en son cœur l'espoir de revenir en Orient. Inquiet des progrès du « soudan » d'Egypte, Urbain IV avait fait de nouveau prêcher la Croisade, et Clément IV, son successeur, l'imita. Mais nul ne pressait Louis de partir. Cependant, il avait fait sa paix définitive avec l'Angleterre; son royaume était paisible, ses frères puissants et fidèles; son fils aîné grandissait. En 1267, il se croisa de nouveau. Il fit ses préparatifs avec le même soin que la première fois, bien soutenu par le pape et passant outre, un peu sèchement, aux protestations de son clergé, que la décime pour la Croisade surchargeait. Il régla ses affaires de famille, fit son testament et s'embarqua en 1270 pour Tunis où il espérait, on ne voit guère comment, créer une diversion utile aux chrétiens de Syrie. Le climat africain fit fondre son armée et il succomba lui-même à la contagion, le 25 août. Aux yeux des contemporains, Louis acheva par une sorte de martyre une vie de sainteté. Mais, si le royaume de France n'en souffrit pas trop gravement, ce nouveau désastre porta un coup funeste à l'idéal de la Croisade et l'expédition de Tunis est restée, pour les Français, la dernière croisade; il faut bien en imputer la responsabilité au saint roi qui, emporté par son élan mystique, se départit de la prudence nécessaire à un chef.

(1) Art. 32 : *Ord.*, I, p. 75.

(2) *Ord.*, I, p. 85.

(3) *Ord.*, I, p. 294.

Si Louis dépassa, à l'égard de la Croisade, son devoir de roi chrétien, il garda vis-à-vis de la papauté une parfaite mesure. Il témoigne du plus grand respect à l'égard du pape, qui, de son côté, commence à le doter de précieux privilèges spirituels pour lui, pour les siens, pour son domaine. Dans ses *Enseignements* il conseille à Philippe de porter révérence à « l'Apostole... comme tu dois à ton père spirituel » (1). Avec une sincérité complète, il respecte la distinction des deux pouvoirs et accepte la subordination du temporel. A la différence de Frédéric II, il s'abstient sagement d'intervenir dans l'élection du pape. En fils soumis de l'Eglise, il s'incline devant les prescriptions du droit canonique et demande à Clément IV, qui en paraît confus, d'approuver le nouveau péage, bien justifié par l'utilité commune, qu'il vient d'instituer au port d'Aigues-Mortes (2). Mais il ne confond pas la politique du pape avec les enseignements de l'Eglise. On peut le constater à son attitude dans la querelle du Sacerdoce et de l'Empire.

Blanche de Castille, pendant la régence, avait su garder une position indépendante, quoique toujours respectueuse, à l'égard du pape. Louis fut d'accord avec elle pour la maintenir en repoussant, en 1240, la couronne impériale offerte par Grégoire IX à son frère Robert d'Artois. Mais il protesta vigoureusement auprès de l'empereur Frédéric II qui avait détruit, en 1241, la flotte génoise et molesté de nombreux prélats français qu'elle transportait au concile convoqué par le pape. Il obtint les satisfactions demandées. Il refuse de prendre parti dans la lutte qui continue entre Frédéric et Innocent IV. Lorsque ce dernier songe à quitter l'Italie, où il ne se sent plus en sûreté, et lui demande protection, il promet de le soutenir dans une mesure honnête et prend prétexte, pour ne pas lui offrir un asile dans son royaume même, de la nécessité où il est de consulter sa noblesse. Le pape comprend à demi-mot et s'installe à Lyon, en terre d'Empire, mais à la frontière même du royaume. Sa sûreté personnelle est garantie, il le sait, par l'absolue loyauté de Louis.

Le concile général qu'il convoque tout de suite à Lyon s'y réunit. Le roi ne veut pas y venir en personne, parce qu'il sait que la condamnation de Frédéric en sortira. Mais il y envoie des ambassadeurs et, à la différence du roi d'Angleterre, il ne fait rien pour détourner son clergé, fidèle au pape, d'y prendre part. Le clergé français se montre, pendant le concile, favorable aux attermolements qui ménagent l'empereur, mais il s'associe librement à la condamnation inévitable. Frédéric est condamné; Louis continue à le traiter comme autrefois. L'empereur en conçoit quelque espoir et, pour obtenir son appui, invoque la solidarité des couronnes devant les menaces de la papauté. L'argument est un peu gros; Louis sait que sa couronne ne court aucun risque. Plus adroitement, Frédéric offre de partir à la Croisade avec le roi ou, du moins, de la favoriser de tout son pouvoir, si Louis, avec ses pairs et ses nobles, accepte d'arbitrer la grande querelle. Louis, à l'automne de 1245, eut une entrevue avec le pape à Cluny. Il tenta probablement, dans l'intérêt de la Croisade, de fléchir le pape, en faisant appel à son indulgence. Innocent IV, qui ne se faisait plus aucune illusion sur son adversaire, ne céda pas et, l'année suivante, il repoussa poliment la médiation que Louis offrit, avec la même pensée profonde.

On vit bien, en 1247, le sens exact des manœuvres de Frédéric II lorsqu'il monta toute une machination, avec ses alliés de Savoie, pour atteindre le pape dans Lyon même. Mais Louis, alerté par Innocent IV, montra par des préparatifs immédiats et clairs qu'il ne tolérerait pas cette agression. Et c'est probablement sans grande illusion et par acquit de conscience que,

passant à Lyon, en 1248, pour aller s'embarquer à Aigues-Mortes, il entreprit de nouveau Innocent IV, sans plus de succès.

Louis, dans toutes ces démarches, cédait à son goût pour la paix et à son désir de favoriser le voyage d'outre-mer auquel devait nuire, fatalement, la Croisade toujours prêchée contre Frédéric II. Il suivait ainsi sa ligne propre et défendait honnêtement sa politique. Mais en laissant au pape toute la responsabilité de sa décision, il ne tenta rien de dissimulé ou de cauteleux pour l'entraver dans son action légitime de chef de la chrétienté.

La suite des événements montra d'ailleurs de quel côté la droiture de Louis fut le plus exactement appréciée. Frédéric II avisa, dit-on, son ami le sultan d'Egypte des intentions du roi de France et ne fit, pour la Croisade, que ce qu'il ne pouvait refuser, sans scandaliser la chrétienté d'Occident, encore mal habituée au machiavélisme de certains de ces chefs. Cela n'empêcha pas Louis, à la mort de Frédéric II, de se montrer respectueux des droits de Conradin, son héritier légitime. Et il fallut, pour le détourner de cette politique, l'attitude cynique de Manfred, affichant son amitié pour les Musulmans. Du côté de l'Empire, justice ne fut rendue aux intentions de Louis qu'après sa mort. A propos de contestations élevées autour de l'évêché de Viviers et du Vivarais, terre d'Empire, Rodolphe de Habsbourg déclara à Philippe le Hardi que saint Louis avait été « un roi pacifique et ami de la justice ».

La papauté l'avait d'emblée reconnu. Innocent IV, ayant obtenu le concours de Louis sur les points essentiels, se montra très satisfait de sa conduite et favorisa ses desseins. Ses successeurs lui témoignèrent, en toutes circonstances, la confiance la plus affectueuse. Et la bonne entente de Louis avec la papauté ne fut jamais sérieusement atteinte par les inévitables conflits de détail qui, dans les affaires du clergé de France, devaient naître entre les deux puissances. Il n'est pas indifférent de constater que la politique constamment noble et idéaliste de Louis fut, par elle-même et avec l'appui de la papauté, plus d'une fois récompensée.

Si tels sont bien les principes qui dominent la politique intérieure de Louis, il est bon d'en suivre l'application à l'égard des différentes classes dont se compose la société de son temps.

A l'égard du clergé d'abord, selon l'ordre même de ses préoccupations, Louis, en conseillant à son fils de bien garder dans sa terre « les gens de toute condition », ajoute tout de suite : « et spécialement les personnes de sainte Eglise ». Il a une considération particulière pour le clergé, d'abord parce qu'il est chrétien, ensuite parce que le clergé a besoin d'une protection spéciale, étant faible et exposé à bien des jalousies. Il s'autorise expressément de l'exemple de Philippe-Auguste qui, tout en sachant bien que les clercs parfois lui faisaient tort, aimait mieux les souffrir que « de faire chose par quoi il se produise esclandre entre moi et sainte Eglise ». Et il conseille à son fils de ne pas croire trop facilement le mal qu'on lui dira des clercs. C'est la politique traditionnelle de sa maison, et il existe de son temps des raisons spéciales de l'entretenir avec soin.

Louis connaît mieux que personne, il en a les manifestations dans son Trésor des chartes, le violent courant d'hostilité qui se discerne sous son règne dans la noblesse et la bourgeoisie, sinon contre l'Eglise elle-même, du moins contre les gens d'Eglise. Ses barons, en 1235 et en 1245, ont constitué des ligues contre le clergé; leur dernier manifeste respire l'orgueil des « fils des hommes libres » contre « les fils des serfs » et affirme imprudemment que le royaume de France a été fondé « non par le droit écrit ou l'arrogance des clercs, mais par les sueurs des guerriers ». Sur un ton moins magnifique, mais avec plus d'esprit de suite, les bour-

(1) Edit. Delaborde, n° 27.

(2) *Layettes du Trésor des Chartes*, t. IV, n° 5209 (1266).

geoisies de certaines villes luttent pied à pied contre les privilèges des clercs, qui sont inclus matériellement dans la ville sans accepter ses lois. Mais Louis n'entend pas suivre la politique qui a été suivie en Angleterre par certains rois et que suit encore Frédéric II, en Allemagne. Il a pris le jour de son sacre l'engagement explicite de protéger les églises de son royaume et de respecter les privilèges canoniques dont elles jouissent. Ces privilèges que l'Eglise, en tant que corps, a réussi à imposer à la société du haut moyen âge, comme les conditions nécessaires de son action légitime et indépendante, garantissent contre toute atteinte du pouvoir séculier les personnes et les biens ecclésiastiques et lui confèrent juridiction exclusive sur ses clercs. Le jeu normal de ces privilèges n'est pas toujours facile à accorder avec la mobilité des circonstances de fait. Mais Louis est de tout cœur décidé à les respecter, dans leur lettre et dans leur esprit. Non seulement il n'a jamais menacé les droits des églises, mais il s'est attaché à les favoriser, dans la mesure du possible et sans nuire aux droits d'autrui. Un menu trait le prouve. L'Eglise elle-même, tout en condamnant la possession par les laïques des dîmes inféodées, usurpées dans la confusion du haut moyen âge, a renoncé à en poursuivre la restitution par des sanctions suffisamment énergiques. Louis, avec sa conscience délicate, n'oublie pas que ces dîmes inféodées sont biens d'Eglise en leur principe. En 1247, sur son intervention personnelle, sa Cour exclut l'action d'un parent du vendeur qui voudrait reprendre, par retrait lignager, une dîme inféodée vendue au curé de la paroisse; dans sa pensée, le curé de la paroisse est plus proche de cette dîme que le lignager du vendeur. Dans le même esprit, en mars 1270, une ordonnance permet à tout possesseur de dîmes inféodées, dans le domaine royal, de les céder aux églises, sans avoir à obtenir le consentement du roi, qui est de droit commun dans toute aliénation en mainmorte (1).

Mais les dispositions favorables de Louis envers l'Eglise n'excluent nullement sa fermeté quand il s'agit de maintenir les droits traditionnels de la Couronne et les prérogatives légitimes du pouvoir séculier. La distinction du spirituel et du temporel, que nul au surplus ne conteste, ne suffit pas à tout régler. De multiples contacts existent et des enchevêtrements qui sont peut-être contraires aux principes, mais qui sont autorisés par une coutume invétérée. Une grande honnêteté est nécessaire, de part et d'autre, pour n'abuser ni du principe théorique de la distinction, ni de l'appui réciproque que se doivent les deux pouvoirs. Louis se garde d'intervenir indiscrètement dans les élections aux évêchés et aux abbayes, mais il exige, comme ses prédécesseurs, que les églises intéressées lui demandent la permission de procéder à l'élection. Peut-être sait-il que les origines de son droit de régale sur les églises de son royaume ne sont guère plus pures que celles des dîmes inféodées. Mais, pas plus qu'il ne voudrait troubler les seigneurs dans la possession immémoriale de leurs dîmes, il n'entend renoncer pour lui-même à son droit traditionnel de régale, dont il connaît bien toute la signification politique. En fait, il l'exerce avec beaucoup de modération et consent souvent à restituer au nouvel élu une partie au moins des fruits du bénéfice qu'il a perçus pendant la vacance. Mais, en agissant ainsi, il entend faire une grâce et réserver ses droits pour l'avenir. Il n'hésite pas davantage à user de la régale spirituelle, là où elle est accoutumée, c'est-à-dire à conférer les bénéfices venant à vaquer pendant qu'il exerce sa régale. Il a grand soin de respecter, dans ses collations, les règles canoniques; comme son conseiller Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris, il tient en cette matière pour la thèse rigoriste et respecte beaucoup plus scrupuleusement que le pape la règle du non-cumul

des bénéficiés. Mais il n'a aucun doute sur son droit et, quand il part à la Croisade, il règle en détail la manière dont seront faites les collations qui lui appartiennent. En revanche, pour justifier son droit de régale, il assure énergiquement la protection de l'église veuve.

Son honnête fermeté se révèle à d'autres traits encore. L'un des plus connus nous a été rapporté par Joinville et se réfère à l'attitude du pouvoir temporel à l'égard des excommuniés (1). Les ecclésiastiques usaient abondamment de l'arme de l'excommunication, sans toujours se rendre compte qu'à trop s'en servir ils risquaient d'en diminuer l'efficacité. Sous la régence, l'ordonnance d'avril 1229, pour panser les maux dont les églises méridionales avaient souffert du fait de l'hérésie et pour éviter le mépris où tombaient trop souvent les sentences d'excommunication, avait prescrit aux officiers royaux de saisir les biens des excommuniés ayant persisté une année dans leur obstination et de les leur restituer seulement après qu'ils se seraient fait absoudre. Il n'est pas certain que cette ordonnance ait été bien strictement appliquée en Languedoc. En tout cas, aucune mesure analogue n'avait été prise pour le reste du domaine royal. Les évêques s'en plaignirent au roi, en termes véhéments, en 1263 probablement. Le roi répondit qu'il était tout disposé à contraindre les excommuniés endurcis, mais seulement après connaissance de cause, alléguant le cas, d'ailleurs peu probant, de Pierre Mauclerc qui, excommunié pendant sept ans par les évêques de son duché, fut finalement absous par Rome. Les évêques craignirent, en acceptant la proposition du roi, de compromettre leur propre juridiction et les choses restèrent en l'état. On a beaucoup épilogué sur cette affaire. Elle établit que le roi n'entendait pas apporter l'appui automatique du bras séculier à l'exécution de sentences qui n'étaient pas toujours portées avec le discernement nécessaire. Il agissait ainsi fort sagement, et sa position théorique était inattaquable, comme le reconnaissait le pape lui-même, en n'exigeant pas la coercition du bras séculier là où elle n'était pas consacrée par l'usage.

* * *

On a d'ailleurs l'impression que Louis, prince profondément pieux et ami des méthodes pacifiques, est parfois irrité et scandalisé de la promptitude avec laquelle certains prélats recourent aux mesures belliqueuses contre l'excommunication, les monitions, l'interdit. Les assauts passionnés qu'ils avaient à subir de la part d'agresseurs emportés par de brusques et brèves colères et ne ménageant rien expliquent assez souvent ce défaut de longanimité. Mais Louis entend persuader les plus bouillants de ces prélats qu'ils ne doivent traiter ni lui, ni ses officiers, comme ils traitent, peut-être légitimement, leurs bourgeois révoltés ou ces faiseurs de statuts qui jurent de se soutenir mutuellement *per fas et nefas*. Pour le montrer, il faut bien donner quelques détails sur des conflits de juridiction dont la complexité rebute, mais qui éclairent dramatiquement les positions morales et juridiques des adversaires.

Ces conflits éclataient à propos de la juridiction temporelle ou de la juridiction spirituelle des prélats, mais dans la plupart des cas les prélats utilisaient les armes spirituelles, quelle qu'ait été la véritable origine du conflit. Ces conflits n'étaient pas nouveaux et l'enchevêtrement des justices les rendait inévitables. Blanche de Castille mettait à tâcher de les résoudre beaucoup de décision et une certaine raideur. On le voit assez dans sa querelle avec l'archevêque de Rouen, en 1232, comme dans la fameuse affaire des serfs d'Orly où, peu de temps avant sa mort,

(1) *Ord.*, I, p. 102.

(1) Chap. XHI, édition citée, pp. 22-23.

pendant la seconde régence, elle fit briser les portes de la prison du chapitre de Paris qui l'avait bravée. Il semble que l'on retrouve son influence directrice dans deux conflits qui éclatèrent, au moment même de la majorité du roi, avec l'évêque de Beauvais, en 1234, et avec l'archevêque de Reims, en 1235. Dans les deux cas, le point de départ du conflit avait été une tentative de révolte des bourgeois contre leur seigneur; dans les deux cas, le roi pensa qu'il devait connaître de l'affaire que le seigneur ecclésiastique entendait se réserver comme née entre lui et ses sujets. Dans les deux cas, on voit de la passion, de part et d'autre. L'évêque de Beauvais, dont les torts étaient certains, jeta l'interdit sur la terre du roi dans son diocèse et obtint du concile qu'il fût étendu à tout le domaine royal dans la province ecclésiastique de Reims. Le roi ne céda pas et l'affaire s'arrangea péniblement, après intervention du pape. Mais le roi continua à s'occuper des affaires de la commune de Beauvais, ce qui était le point précis de la querelle. Dans l'affaire des bourgeois de Reims, malgré une triple monition et l'interdit jeté sur sa terre, le roi maintint la compétence de sa Cour qui donna gain de cause, sur le fond, à l'archevêque et régla l'affaire avec tant de modération que Grégoire IX, qui avait évoqué le conflit, n'eut plus à y revenir.

Ces premières querelles, soutenues par des prélats appartenant à la haute noblesse, se ressentent encore de l'aigreur que conserve cette classe des progrès éclatants faits par la royauté dans le sentiment public. Louis se devait de maintenir son droit sans fléchir. Mais il préférait personnellement des méthodes plus douces. Et, après la mort de Grégoire IX, qui montrait dans ces difficultés un caractère aussi entier que Blanche de Castille, il semble bien qu'Innocent IV pensa comme Louis. Ce n'est sans doute pas simple coïncidence que l'apparition, en 1243, des premiers privilèges accordés par le pape au roi de France, privilèges qui devaient être si souvent renouvelés, et qui protégeaient le roi de France et sa terre, au moins dans certaines circonstances, contre l'excommunication et l'interdit. L'autorité spirituelle se rendait compte, après expérience, que le maniement de telles armes était singulièrement délicat quand elles menaçaient le roi de France et qu'il n'en fallait user qu'à très bon escient. C'est un fait qu'après cette date les prélats français, d'ailleurs dégagés de toute liaison compromettante avec les féodaux, ne se risquent plus à user, à l'égard du roi, des monitions ou de l'interdit.

Mais entre la juridiction spirituelle des prélats et la juridiction temporelle qu'exerçaient pour le roi, dans son domaine, ses baillis et sénéchaux, il subsistait bien des possibilités de conflit, sur des points de détail. La compétence des cours d'Eglise avait bien souvent débordé : au delà de son domaine propre, pour des raisons souvent honorables et légitimes; elles connaissaient de beaucoup d'autres matières que des hérésies, des usures et des mariages. C'est contre ce qu'ils considéraient comme des usurpations que se dressaient les féodaux ligués. Il est bien possible que, dans ce très aigre concert de récriminations, les officiers royaux aient joué leur partie, et de bon cœur. Tous n'avaient pas la sagesse de Beaumanoir. Le roi désavoue maintes fois leurs excès de zèle. Les conciles fulminent, sans distinction, contre tous les faiseurs de statuts (*statularii*) contraires aux droits de l'Eglise. Le pape lui-même les condamne en termes généraux; et les évêques, avec l'ardeur de leur tempérament et dans la chaleur de la bataille, appliquent sans grand discernement les sanctions prévues par les canons et par les décrétales.

Louis, encore à la Croisade, intervint alors avec calme mais fermeté. Il est attentif à respecter les droits de l'Eglise et toujours prêt à réprimer les abus de ses officiers, s'il y a lieu. Les évêques doivent donc s'adresser directement à lui et non pas

molester ses agents par des excommunications précipitées. Il demande à Innocent IV de rappeler aux évêques qu'ils ne doivent pas appliquer aux officiers royaux les mesures prescrites contre ceux qui font des statuts hostiles à la juridiction ecclésiastique. Contre les féodaux auteurs de statuts, les évêques n'ont pas de recours; contre les officiers royaux, ils peuvent s'adresser au roi. En 1254, Innocent IV admit la thèse du roi et donna des instructions en ce sens aux prélats français. Les évêques de Normandie, en 1258, se soumirent à ces instructions en adressant à la Cour du roi des *petitiones* en sept articles sur des conflits de détail avec les officiers royaux (1); la Cour y répondit article par article, selon la procédure, qui devait devenir traditionnelle des « remontrances répondues en Conseil ».

Il vaut mieux réfléchir sur ces méthodes que de multiplier les indications de fait, qu'il faudrait développer à l'excès pour les rendre probantes. Louis n'est pas d'humeur à s'entendre avec les grands féodaux de son royaume pour lutter contre la juridiction ecclésiastique; il se méfie au surplus des intelligences secrètes qu'ils entretiennent avec Frédéric II et il se sert du seul moyen qu'il ait de blâmer leur politique : l'abstention. Il n'aime pas souffler sur le feu. Mais il ne veut pas non plus que les évêques de France traitent de la même façon les grands féodaux et ses agents à lui, roi très chrétien. Il est équitable que ce discernement soit fait. L'excommunication est une mesure brutale, comme la guerre privée. Il existe d'autres moyens plus doux; en ces matières, comme en tant d'autres, la coutume paisible et raisonnable peut fournir une base d'accord. Et, si prélats et officiers royaux l'entendent mal, il est aisé de recourir au pape et au roi, qui siègent dans une région plus sereine.

Louis suit la même tactique sur un des points qui soulèvent le plus de colère chez les juges laïques : la protection excessive que trouvent près des évêques, selon les coutumes gallicanes, les clercs mariés criminels. Le privilège du for, dont le principe est admis de tous et se trouve conforme aux plus profondes tendances médiévales, aboutit sur ce point à des conséquences abusives. Louis pense probablement comme tous les juges laïques de son royaume. En tout cas, il obtient du pape Alexandre IV, en 1260, que les clercs bigames, au sens canonique du mot, et les clercs mariés ayant commis des crimes énormes seraient remis, après dégradation, au juge séculier.

Louis est convaincu que le pape est, comme lui-même, animé des sentiments d'impartialité et de modération indispensables pour maintenir la concorde entre les deux pouvoirs. Il en est si persuadé qu'il n'a jamais hésité à soutenir fermement près de lui les griefs de l'Eglise de France, dont il est le protecteur naturel, comme il est le représentant du pouvoir temporel en face du spirituel.

Un chroniqueur anglais parfois suspect, Mathieu de Paris, nous a conservé les termes, à vrai dire singuliers, d'un mémoire remis par le roi, en 1247, à Innocent IV et dont l'authenticité est généralement admise. Le roi proteste avec une grande véhémence de langage contre les exactions que le pape commet à l'encontre des églises de France : il leur extorque des subsides répétés qui les ruinent, alors que leurs biens peuvent être appelés à contribuer aux nécessités du royaume; ses collecteurs en aggravent le poids par des exigences abusives; enfin le pape appauvrit les églises par des collations de bénéfices et des concessions de pensions au profit de clercs trop souvent étrangers. Il est certain, en effet, que les papes avaient fait lever en France de nombreuses décimes pour soutenir la Croisade et la lutte contre Frédéric II et il est probable que ces levées avaient donné lieu de la part des agents pontificaux à des abus de pouvoir. De même, les

(1) *Olim*, I., pp. 59-63.

registres des papes attestent que, depuis Innocent IV, les papes avaient imposé aux évêques français, en faveur des clercs qui les servaient, bien des collations forcées, par voie de mandats apostoliques ou de grâces expectatives. Et il est possible que Louis ait profité, pour présenter ses griefs, du moment où Innocent IV, qui avait tendu tous les ressorts à l'extrême, avait grandement besoin de sa protection.

Quoi qu'il en soit, Innocent ne pouvait guère répondre autrement qu'il ne le fit, selon le même témoignage : il réserva les droits dont il était en possession ou quasi-possession et promit de réprimer les abus qui seraient prouvés. Louis, après cet avertissement direct, se contenta de la réponse. En fait, le pape montra-t-il plus de modération dans les collations de bénéfices ? Il n'est aisé de le savoir ni pour lui, ni pour ses successeurs. Mais il n'est guère probable que la contribution de l'Eglise de France ait sensiblement diminué, car les services généraux de la Cour pontificale augmentèrent sans cesse, par la force des choses. Les décimes, nous le savons, ne furent pas alléguées et ne pouvaient l'être. Il en fallut plusieurs pour soutenir la première Croisade. Louis, toujours scrupuleux, fit exempter de la décime certains ordres religieux pauvres ou endettés et obtint des collecteurs pontificaux l'exonération de certains curés pauvres, mais il n'avait aucun doute sur la légitimité des sacrifices ainsi imposés. Plus tard, les levées continuèrent, et pour la Croisade et pour les affaires de l'Eglise romaine. Le clergé français se plaignit de nouveau, mais il ne subsiste aucune trace d'une démarche du roi pour l'appuyer. Lorsque les préparatifs de la dernière Croisade exigèrent la levée d'une décime triennale, Louis en soutint énergiquement la collecte, et c'est Clément IV qui prit la défense des églises françaises, qu'il jugeait cette fois suffisamment grevées.

Est-ce à dire qu'en cette fin de règne le roi et le pape s'entendirent pour accabler l'Eglise de France ? Ce ne serait guère dans la manière de Louis. Mais il avait appris par sa propre expérience que, pour soutenir la grande besogne commune de la chrétienté, la Croisade, il fallait imposer des sacrifices aux Eglises particulières. Or seuls les chefs, dont l'horizon est vaste, en peuvent mesurer l'importance. Si Louis ne protesta pas, en 1265, quand Clément IV se réserva en bloc la collation des bénéfices ayant vaqué en Cour de Rome, n'est-ce pas tout simplement qu'il avait mieux compris les besoins de l'Eglise romaine, mère des autres Eglises ?

En tout cas, et tout le monde l'admet aujourd'hui, la Pragmatique Sanction datée de mars 1269 est un faux, forgé pour constituer un précédent à la Pragmatique de 1438. On voyait autrefois dans ce document un éclatant témoignage de la fermeté gallicane du plus saint des rois et, depuis que le faux ne se discute plus, on a dépensé beaucoup d'ingéniosité pour en démontrer la vraisemblance interne et suggérer que Louis aurait très bien pu le promulguer. Cette position n'est pas tenable. Si telle pratique ou tel abus que condamne la Pragmatique a pu se produire de son temps, Louis ne pouvait même pas avoir l'idée d'y remédier par un acte émanant de son autorité. Il était trop attaché à la distinction des deux pouvoirs et trop persuadé de la nécessité de leur bon accord pour avoir la tentation de se montrer laïque, au sens de Pierre Mauclerc, ou gallican, au sens de Philippe le Bel.

Il serait imprudent de ramasser en quelques lignes, sous prétexte de conclure, tous les traits qui viennent d'être rassemblés. Louis est avant tout sans doute un grand chrétien et un homme profondément honnête, mais il fut aussi un roi, dans toute

l'acception du terme, et ce n'était pas si commode d'être un bon roi, en ce XIII^e siècle où frémissaient encore bien des passions. Parmi les forces sociales encore mal disciplinées de son temps, il a su discerner ce qu'il fallait encourager et ce qu'il fallait redresser. Dans un royaume où l'Eglise était puissante, active et bienfaisante, où la noblesse était vigoureuse et capable parfois de bien faire, où les villes florissaient au milieu de campagnes se libérant des antiques servitudes, il a tenu son rôle exact de protecteur, de conciliateur, de justicier, demandant à chaque classe et à chaque groupe ce qu'il juge nécessaire à l'œuvre de la Croisade et à l'intérêt commun du royaume. Sa politique a été conservatrice dans son essence, tout en restant guidée par la raison ; le sentiment général était d'accord, sur ce point, avec son tempérament prudent et mesuré. D'immenses progrès avaient été réalisés sous les règnes précédents ; on était las des agitations ; le temps travaillait lentement mais sûrement en faveur de la royauté. Louis a obéi à sa droiture naturelle, et non pas suivi une tactique, en affirmant, sans ombre de jalousie pour les forces du passé, son esprit de paix, son ardeur de justice, son attachement aux coutumes anciennes. Mais il s'est trouvé, par une rencontre assez rare, que ses tendances propres convenaient à merveille aux besoins du moment. Il a été le roi qu'il fallait à son époque. Un chroniqueur constate qu'il gouverna son royaume « comme prud'homme et loyal qu'il était » et que « moult fut riche la France et en paix de son temps » (1).

La sagesse de la politique intérieure de Louis et ses heureux résultats pratiques ont donné à sa dynastie d'utiles leçons et un fondement resté inébranlable pendant cinq siècles. Quarante ans après sa mort, alors que la royauté, modifiant sa politique, avait introduit dans des « nouveautés », un cri général dans toutes les classes demande le retour « à l'état ancien du temps de M. saint Louis » (2). Vain espoir sans doute ! on ne remonte pas le cours des âges ; mais l'hommage rendu aux méthodes de Louis garde son sens, et la royauté française, après Philippe le Bel, comprendra mieux la nécessité de ne pas brusquer les transformations inévitables et de laisser faire au temps (3). Et le renom de justicier que Louis avait mérité persista plus longtemps encore que son attachement à la coutume. Charles VIII, en 1497, demanda aux gens de ses Comptes comment donnait audience au pauvre peuple celui qu'il appelait le protecteur du royaume (4). Il est touchant d'entendre Louis XV faire à l'un de ses ministres, fort sceptique, cette confidence inattendue : « Les mérites de saint Louis s'étendent à ses descendants, et nul roi de sa race ne peut être damné, pourvu qu'il ne permette ni injustice envers ses sujets ni dureté envers les petites gens. »

D'ailleurs tous les historiens modernes s'accordent pour approuver la politique intérieure de Louis et en constater le succès. Sa politique extérieure est plus critiquée, car ses buts et ses ressorts, en fonction des idées et des besoins de l'époque, restent plus difficiles à discerner. Un historien d'une haute conscience et admirablement informé a prononcé au début de notre siècle ce grave jugement : « il s'est trompé en appliquant à la politique extérieure les règles d'équité qu'il s'était imposées à lui-même ». On craint de trop bien comprendre. Certes l'idéalisme en politique extérieure côtoie aisément la chimère, encore qu'il en faille toujours quelque apparence pour obtenir l'utile concours des simples gens. Mais un idéalisme sain et raisonnable doit être à la

(1) *Ord.*, I, p. 613 (déc. 1315).

(2) Philippe V, dans le préambule de l'ord. du 29 juill. 1318 (*Ord.*, I, p. 665) déclare qu'il veut gouverner son royaume « aus bon uz et coustume et en la forme et en la manière que il estoit ou temps le roy Monsieur saint Loys ».

(3) LE NAIN DE TILLEMONT, V, p. 230. Cet auteur donne, pp. 226-231, beaucoup d'autres témoignages en ce sens.

(4) « Chronique anonyme » dans *Histoire des Gaules*, t. XXI, p. 85.

base de toute action un peu suivie. Louis a cru sincèrement que l'Europe chrétienne du XIII^e siècle avait une besogne commune, la Croisade, et que, dans les grandes comme dans les petites affaires, l'équité devait être premièrement respectée, et il a agi selon sa croyance. Sera-t-il donné à notre temps, qui a rêvé de créer une société universelle des nations et qui a été instruit par les expériences les plus amères du danger des deux morales, d'apprécier enfin, dans sa plénitude, la leçon de saint Louis?

FR. OLIVIER-MARTIN,
Membre de l'Institut.
Professeur d'histoire du droit
à l'Université de Paris.

En quelques lignes...

L'église la plus haute d'Europe

Il ne s'agit pas de la hauteur du clocher, mais de l'altitude à laquelle s'élève l'édifice sacré. C'est sur le mont Rose, à quelque 3.000 mètres au-dessus du niveau de la mer, qu'on vient d'inaugurer, en Italie, la chapelle due à l'architecte Annibale Rigotti et qui mérite, en effet, le titre que nous donnons à cet écho.

Voici à peu près trente ans que, sur la proposition de S. M. la reine Marguerite, fut construit, sur les pentes du mont Rose, le bâtiment destiné à accueillir les laboratoires scientifiques internationaux d'un institut d'études météorologiques et de physique terrestre. L'entreprise fut menée à bonne fin, malgré les difficultés de toute sorte que suscitaient et l'altitude et le climat. Bien plus, quand on éprouva le besoin de joindre aux laboratoires existants une station de recherches biologiques, le bâtiment fut agrandi sur nouveaux plans.

Le terrain nécessaire — 100.000 mètres carrés environ — avait été acheté, en 1904, pour la somme de... 300 livres. L'observatoire fut ouvert aux chercheurs en 1907. La Reine voulut assister à la cérémonie. Et il fut entendu que cette initiative scientifique serait placée sous le patronage d'Angelo Mosso.

Le succès le plus vif devait couronner une entreprise à première vue si audacieuse. De tous les points du monde affluèrent à la station du mont Rose des professeurs, des étudiants, désireux de s'adonner, dans ce site choisi, à leurs travaux de prédilection. Très vite, d'ailleurs, l'observatoire fut utilisé comme l'endroit idéal pour cures d'air et d'altitude.

Ce fut alors que le P. Gemelli se préoccupa des besoins religieux de ces ermites de la haute montagne. A lui revient l'idée de la construction d'une église. Ce projet rencontra l'adhésion enthousiaste du professeur Pivano, recteur magnifique de l'Université de Turin, qui dirige, avec le physiologiste Herlitzka, les laboratoires du mont Rose. Un architecte fut pressenti. Les travaux furent activement poussés.

La chapelle, qui dresse actuellement ses lignes élégantes à l'ombre d'une croix, est à gauche de la station scientifique. En l'honneur de la reine d'Italie, elle est placée sous le vocable de sainte Marguerite. Une statue de cette sainte, œuvre du sculpteur Vaccari, la décore. Le P. Gemelli lui-même a tenu à présider les fêtes de la dédicace. Et c'est ainsi qu'à 3.000 mètres de hauteur, devant un des plus beaux panoramas du monde, — falaises rocheuses et glaciers éblouissants, — l'église la plus proche du ciel exalte les vertus d'une sainte, la sollicitude d'une reine, la tranquille audace des hommes.

L'Exposition du bimillénaire d'Auguste

On l'inaugure, le 23 septembre, dans les soixante-cinq salles du Palais des Expositions, à Rome. Elle durera douze mois, et doit se terminer, dans la pensée des organisateurs, le jour anniversaire de cette date mémorable où, peu avant le lever du soleil, sur le Palatin, naquit le premier empereur.

Exposition de la romanité : tel est — aussi — son nom. Et ce nom doit rappeler aux visiteurs que c'est bien Auguste qui a donné au peuple romain la mission de civiliser le monde conquis par les légions. *Roma caput mundi regit orbis frena rotundi* : la formule est connue. Elle prolongera son triomphal écho jusqu'en plein moyen âge. Les Barbares pourront bien renverser le trône de cet Augustule, dernier empereur couronné : toujours vivra, au cœur des populations, le souvenir écrasant et glorieux de la Ville éternelle. Se dire *romanus* demeure un singulier privilège. Nul n'entend y renoncer. Et c'est ainsi que se forme et que se maintient, après la ruine politique de l'empire, une *Romania* idéale dont la plupart d'entre nous sont encore les fils.

L'Exposition du bimillénaire doit traduire, sous une forme plastique, l'idée même de l'*imperium mundi*. Dès le seuil de l'atrium de la Victoire, le visiteur sera accueilli par les statues géantes qui représentent les nations conquises et domptées par Rome. Au milieu de l'atrium, sous une voûte romaine, la Victoire de Brescia. Adossée à la paroi de droite, la statue de Tibère et la Louve; à gauche, les effigies d'Adrien et de Constantin. Viendront alors, vers la droite, les salles consacrées à la Rome républicaine, avec la grandiose rétrospective de l'époque de Jules César. Vers la gauche, on se dirigera du côté de l'Empire. Une documentation réunie patiemment depuis plusieurs années permettra de se faire une idée d'ensemble, non seulement de la vie publique et privée du monde antique, mais de tous les monuments de quelque importance que le génie constructeur des Romains sut édifier sur toutes les terres, sous tous les cieux. Amphithéâtres et temples des dieux, ponts sur le fleuve et aqueducs à travers la campagne, les thermes et les arcs de triomphe, les palais et les tombeaux ont été reproduits en plus de trois mille maquettes, au vingtième, au cinquantième ou au centième de leur grandeur.

Suite au précédent

A telles enseignes, vraiment, que le visiteur, en sortant de cette Exposition, aura l'illusion de s'en retourner d'un long voyage à travers les siècles et à travers le monde. Il aura parlé avec les légionnaires tombés sur la rive bretonne ou dans les déserts d'Afrique. Il aura vu les étendards, les proues sculptées des trirèmes, la route et le port, les écoles et le tribunal des magistrats : toute cette activité débordante et ordonnée des provinces de Rome. Et il souscrira volontiers à des paroles d'un ancien qui disait : « Puisse durer éternellement la bénédiction des dieux, de ces dieux qui ont donné, semble-t-il, les Romains au monde, comme un autre soleil qui l'illumine à son tour! »

Le génie romain s'est manifesté dans les inscriptions. Aujourd'hui encore, d'ailleurs, nous sommes frappés par le nombre et par le ton de ces graffiti qui illustrent, sur les murs, la consigne fasciste de l'Italie nouvelle. Les promoteurs de l'Exposition ont voulu rassembler de nombreux témoignages gravés sur la pierre ou dans le bronze dur. On pourra admirer la reproduction de la porte romaine d'Ankara, avec l'inscription monumentale du testament d'Auguste. Sur les parois latérales de la même salle se liront, écrites en grands caractères, des phrases éternelles : d'hier et d'aujourd'hui. Celle-ci, par exemple, qui est de Tite-Live : *Et facere et pati fortia romanum est*; cette autre, du jurisconsulte Sulpicius, et qui rend témoignage des vertus romaines

dans la guerre et dans la paix : *Virtus belli et sapientia pacis*; et jusqu'à cette exhortation de Mussolini : que « le passé doit être pour nous le marchepied d'où nous prenons notre élan vers un plus superbe avenir ».

Ainsi, l'Exposition du bimillénaire d'Auguste réalise, sous une forme particulièrement impressionnante, une des grandes idées du régime : à savoir, que la Rome du Duce continue la Rome des Césars. Il y a là une fière affirmation, un grand cri de foi et d'amour. On ne peut refuser au fascisme d'avoir exploité, avec un sens étonnant de la tradition, ce patrimoine à nul pareil que le siècle d'Auguste propose encore à nos étonnements.

Le beau livre italien

On reproche au fascisme d'être contre l'esprit. A dire vrai, je m'insurgerais volontiers, à mon tour, contre ces gens-là, qu'ils s'appellent Mounier ou Benda, qui prétendent détenir le monopole de l'intelligence. Il n'en est pas moins vrai que la doctrine de l'action nécessaire et du vivre dangereusement ne s'accommode pas toujours des exigences de la tour d'ivoire.

Il est un domaine, cependant, où les Italiens d'aujourd'hui entendent demeurer fidèles aux Italiens d'autrefois : la beauté graphique du livre trouve, sur cette terre d'art, d'obstinés, de chauds défenseurs.

Nous avons bien dit : beauté graphique. Il faudrait préciser : beauté typographique. Ceux qui se sont penchés sur les admirables éditions aldines auront éprouvé ce choc esthétique que donne la contemplation de l'art pur. D'un art qui ne cherche pas un alibi du côté de l'illustration ou de la reliure, parce qu'il est fait d'une incomparable harmonie entre les noirs profonds et les marges vierges, entre le corps de chaque lettre et la présentation de chaque page. L'Italien, qui a abandonné le gothique disgracieux pour l'élégant romain, a le sens et le goût de la typographie. Ce qu'on entend aujourd'hui, dans l'Italie du Duce, par un « beau livre », c'est, avant tout, cela : une œuvre d'art typographique, où les illustrations ne surchargent pas, n'étouffent pas le texte, où la reliure se dépouille volontairement de toute prétention somptueuse.

J'ai vu, sur ce type à la fois sobre et noble, de remarquables manuels classiques *ad usum delphini*. Par exemple, un livre de latin, pour la toute première classe d'humanités. On envoyait ces jeunes garçons qui pouvaient apprendre à décliner *rosa* et à conjuguer *amo* dans un texte clair, qu'égayaient les dessins les plus spirituels du monde.

Déjà, Mussolini a donné les consignes nécessaires pour l'Exposition de 1941. A Rome, où l'on ne se propose pas de montrer aux visiteurs « la faillite du Front populaire et le triomphe du fascisme » (pour retourner la fameuse formule de M. Miroboléon Blum sur les chantiers), les typographes, les illustrateurs, les relieurs italiens donneront le témoignage d'un peuple d'artistes prolétaires. Nous ne serons pas conviés à admirer des éditions rarissimes, aux pages non coupées, mais de beaux et honnêtes livres, qui eussent ravi un Alde Manuce, de Venise.

Anarchos et lanceurs de bombes

Les attentats de l'Etoile ont donné lieu à bien des évocations où revenait surtout le nom de Ravachol. On a reparlé de ces temps maudits où les Français qui ne s'aimaient pas éprouvaient le besoin de se le dire très haut : à coups de pétards qui n'étaient pas toujours, hélas ! inoffensifs.

Mais il est, dans le monde très spécial de l'anarchie, deux types

de révolutionnaires bien distincts : celui qui lance les bombes et celui qui se contente d'écrire, au picrate, des articles et manifestes où il voue à toutes les explosions la société bourgeoise.

Chose curieuse, cet anarcho du porte-plume est, neuf fois sur dix, un doux rêveur, qui ne ferait pas du mal à une mouche. Ainsi, Louis Ménard, le pur Hellène, l'auteur des *Réveries d'un païen mystique* et que Barrès, son fervent disciple, rencontrait chez Polydor, le crémier du Quartier latin. Ménard avait des yeux plus bleus que la fleur du myosotis et, en toute saison, autour du cou, une sorte de boa : un mimi en poil de lapin. Ce qui ne l'empêcha pas d'écrire, en 48, des strophes indignées et suffisamment subversives pour le mener en exil. Sous la Commune, Ménard fut un des rares littérateurs de gauche qui soutint jusqu'au bout les pétroleuses. On le sauva, non sans mal, du poteau.

Ménard n'avait jamais lancé de bombes. Mais, chimiste amateur, il avait trouvé la formule d'un des plus puissants explosifs connus : la mannite nitrique. Le délicat auteur de la *Légende de saint Hilarion* n'eut garde de s'en servir sur les barricades.

A la vérité, il entre, dans ce goût d'un Ménard pour l'anarchie, pas mal de littérature. L'aventure devait se renouveler pour toute cette génération qui suivit le Parnasse et se tourna vers le symbolisme. Nous sommes en 1880. De toutes parts souffle un esprit de révolte, de reniement. Les jeunes hommes qui n'ont pas trouvé à s'installer dans les cadres sociaux entreprennent de faire craquer ces cadres, ni plus ni moins. Il faut être anarchiste, parce que l'armée, la famille, l'ordre social sont de vieilles lunes, tout juste capables d'éclairer, de leur lueur blafarde les derniers jours d'une société qui s'effondre. Quand nous parcourons les fascicules des revues où collaboraient les premiers décadents, la *Nouvelle Rive gauche*, *Lutèce* (qui continue, en aggravant son cas, la précédente), la *Revue indépendante*, — nous sommes surpris de l'outrance des doctrines et de la violence des mots. N'empêche que beaucoup de ces esthètes révoltés finirent leurs jours dans les pantoufles d'honnêtes bourgeois. Ainsi va la vie...

Washington et sa famille militaire

Versailles bénéficie en ce moment de la généreuse intervention de M. John D. Rockefeller, grâce auquel faitages, balustres, bassins, fontaines et pièces d'eau sont remis en état, sans oublier le hameau de la Reine Marie-Antoinette, auquel l'intelligente collaboration de M. Huisman, directeur général des Beaux-Arts, de M. Henri Verne, directeur des Musées nationaux, et de M. Brière, conservateur, a rendu son cachet original.

Et voici que par un heureux concours de circonstances la Société des Cincinnati — qui entretient parmi les descendants des héros de l'indépendance américaine le souvenir des ancêtres — vient d'ouvrir à Versailles, dans la bibliothèque de la Ville, un musée permanent évoquant les hauts faits des « insurgents » et l'aide que la France leur apporta.

Au geste de M. John D. Rockefeller répond ainsi celui de la Ville de Versailles, donnant abri à quelques-unes des plus émouvantes reliques de la guerre d'indépendance dans l'ancien hôtel des Affaires étrangères et de la Marine où les ministres de Louis XVI promirent le concours actif de la France.



AU TEMPS jadis, la « bonne enseigne » signalait aux passants un artisan consciencieux, fabriquant des produits de choix.

De nos jours, cette référence se trouve dans l'étalage, sous forme de bons produits.

Vous reconnaîtrez donc un commerçant désireux de soigner les intérêts de ses clients en leur four-

nissant ce qu'il y a de meilleur, aux gros bâtons de Superchocolat « Jacques » à un franc, qui font l'orgueil de sa vitrine.

Au temps présent, la « bonne enseigne » est une boîte de...



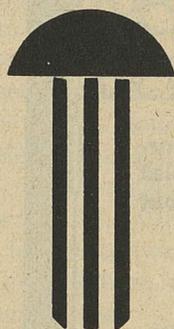
JACQUES
SUPERCHOCOLAT

ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

P. Deramaut & R. Fauchille

Succ. Paul DERAMAUT

LE SPÉCIALISTE DU CACHE-RADIATEUR



SES MEUBLES COMBINÉS INÉDITS

Tablettes de Radiateurs
A DÉCANTATION DE POUSSIÈRES
A HUMIDIFICATION D'AIR

FERRONNERIE D'ART. - TRAVAIL ARTISTIQUE de la TOLE

Exposition et Bureaux: 6, rue Moretus, Bruxelles - Tél. 21.57.83

Si l'opinion en France s'était prononcée assez rapidement en faveur des insurgents, la Couronne demeurait dans l'expectative. Celle-ci paraissait découragée par la tournure malheureuse qu'avait prise la défense du Canada contre les Anglais et semblait se consoler en souscrivant à l'appréciation par trop légère de Voltaire qui se moquait des dépenses engagées pour la défense de « quelques arpents de neige ». Montcalm avait payé de sa vie l'indifférence de la France et la France avait perdu le Canada, que l'Angleterre s'était fait attribuer au Traité de Paris de 1763. Mais l'Angleterre, qui sortait victorieuse de la guerre de Sept ans, allait trouver quelques peines à assimiler les immenses territoires qui passaient sous son contrôle, car l'Espagne avait dû lui céder la Floride et outre le Canada elle avait acquis les vallées de l'Ohio et du Mississipi. Et précisément il s'agissait là de régions riches d'avenir que les treize vieilles colonies d'Amérique avaient accoutumé de traiter comme leur hinterland. Ce n'est pas sans appréhensions qu'elles voyaient la métropole y étendre son emprise au détriment des intérêts des colons. Quelques années plus tôt, alors que les Français étaient encore maîtres du Canada, les Virginiens avaient à deux reprises délégué l'adjutant général George Washington aux fourches de l'Ohio pour signifier aux Français qui cherchaient à établir par les rivières une liaison avec la Louisiane que les prairies au delà des monts Alleghanys appartenaient aux continentaux.

* * *

Afin de liquider les dettes de la guerre de Sept ans et en vue d'assurer l'entretien des régiments britanniques stationnés en Amérique, le Parlement de Londres avait décidé de renforcer la législation fiscale dans les colonies. Des droits de timbre sur cinquante-quatre articles furent votés, notamment sur les journaux et les permis de mariage. La majorité des assemblées coloniales consultées rejetèrent ces taxes. D'autre part, afin d'assurer un fret à la marine britannique, les Actes de navigation de Cromwell, réservant à celle-ci le trafic des marchandises à l'entrée ou à la sortie des colonies, furent remis en vigueur, de même que la loi douanière sur les sucres imposant à l'entrée sur le territoire continental les mélasses en provenance des Antilles françaises. Les colons transformaient ces mélasses en rhum, monnaie d'échange pour l'acquisition des esclaves. Sur une population de 2.500.000 âmes, les colonies comptaient environ 500.000 noirs.

Ce furent là quelques-unes des causes profondes du conflit avec Londres. Le problème religieux ne joua qu'un rôle secondaire, par contre-coup de l'Acte de Québec de 1774 accordant aux catholiques du Canada le libre exercice du culte. La crainte de voir semblable mesure étendue aux treize colonies, si Londres continuait à leur faire la loi, incita les communautés protestantes à se ranger du côté des insurgents (1).

Ce qu'on appela la *tea party* de Boston ne fut qu'un incident, mais un incident grave, qui contribua à mettre le feu aux poudres. Le gouvernement anglais, afin de venir en aide à la Compagnie des Indes Orientales, avait autorisé cette compagnie à exporter dans les colonies d'Amérique une partie du thé entreposé dans ses magasins de Londres et ce à des conditions douanières qui équivalaient à un privilège vis-à-vis des maisons coloniales important directement leur thé. Dans plusieurs ports les colons refusèrent de débarquer la marchandise. A Boston, dans la nuit du 17 décembre, cinquante hommes déguisés en Peaux Rouges montèrent à bord de trois navires ancrés dans le port et précipitèrent 340 caisses à l'eau.

Il est piquant de rappeler qu'en 1932, en notre époque de

(1) *The Contribution of Belgium to the Catholic Church in America*, par le Rév. JOSEPH GRIFFIN, M. A., *Catholic University of America*, 1932, p. 59.

guerre douanière, la bagarre de 1773 eut un pendant. Un comité avait décidé de fêter à Baltimore le 300^e anniversaire de la fondation du Maryland. Il avait commandé en Angleterre une caisse de thé à la même firme que celle qui fut victime des pseudo-Indiens de 1773, un jeu de cartes décoré du portrait de Charles I^{er} par Van Dyck et une motte de terre provenant du domaine du père de lord Baltimore dans le Yorkshire. Le thé et les cartes arrivèrent sains et saufs, mais la motte de terre fut moins heureuse. Victime d'une interdiction générale portant sur l'importation de pareil article, elle fut refusée par la douane, détruite et jetée à la mer...

La réaction des colonies fut improprement appelée une révolution; leur mouvement de résistance était dicté plus par le souci de conserver leurs privilèges que de mettre fin à des abus, et les premières protestations officielles furent le fait de la Chambre des Bourgeois de Virginie, recrutée en grande partie parmi les planteurs propriétaires de grands domaines. C'est cet aspect du soulèvement des colons d'Amérique qui a justifié le parallèle entre la guerre d'indépendance et la Révolution brabançonne. De part et d'autre même souci de maintenir les prérogatives : celle de se gouverner soi-même et de voter ses propres impôts tandis que la Révolution française répondait au besoin de conquérir ces libertés. De très intéressantes correspondances ont été conservées, émanant de colons américains et adressées à des parents des Pays-Bas, telle la missive adressée de Fort Perm par François Aerts, petit-fils de Jean Aerts, seigneur d'Opdorp et échevin-trésorier de la Ville de Bruxelles. Apprenant le soulèvement des Pays-Bas autrichiens, François Aerts s'empressa d'écrire à ses « chers patriotes, se disant Brabançon natif, soldat américain révolutionnaire et homme libre », pour leur prodiguer des encouragements. « Un souverain — leur écrit-il — dégénère en tyran dès l'instant qu'il cesse de régner d'après les lois établies... C'est dans un temps comme celui-ci, quand la réputation de mes ci-devant concitoyens ainsi que leur salut sont en danger, quand leurs libertés et franchises, ces piliers de la Constitution belge, sont sapés jusqu'au centre par fraude et violence, quand une juste résistance à des lois cruelles et injustes est nommée rébellion, quand des requêtes et représentations justes et respectueuses présentées au Trône sont traitées avec mépris, quand les juges sont ou contraints ou dévoués au despote, dans un tel temps et sous d'aussi terribles circonstances, il est du devoir de tout ami de l'humanité de marcher pour défendre sa vie, liberté et propriété contre un pouvoir déréglé et sauver son pays (1). »

A la même époque Liège s'enthousiasmait aux récits de Jean-Pierre Ransonnet, ancien officier dans l'armée de Washington et auteur d'un heureux coup de force contre la citadelle (2), tandis que l'état-major de Vonck écoutait volontiers les avis d'Auguste d'Aremberg, comte de la Marck, compagnon de La Fayette aux Etats-Unis..

Les journaux de l'époque se plaisaient d'ailleurs à comparer Van der Noot à Franklin et le général Van der Meersch au général Washington. Hélas! la république des Etats belgiques-Unis manqua précisément de chefs dignes de ce parallèle.

* * *

Le 15 juin 1775, lorsque George Washington accepta les fonctions de général en chef de l'armée continentale qui lui étaient offertes à Philadelphie par le Congrès des Colonies Unies, il avait quarante-trois ans. Le passé de Washington était un gage de succès. De solides études lui avaient valu les fonctions d'arpenteur

(1) HENRY CARTON DE WIART, *Le Tricentenaire de New-York*. Discours prononcé à l'Académie royale de Belgique, le 19 mai 1924.

(2) L. LECONTE, « Les Evénements militaires et les troupes de la révolution liégeoise (1780-1791) », *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, 1932.

public pour le comté de Fairfax, en Virginie. Après avoir courageusement servi dans les milices coloniales, il s'était marié en 1759 avec Martha Curtis, une jeune veuve mère de deux enfants. Depuis il se consacrait tout entier à ses domaines, menant une vie de grand seigneur au milieu de ses plantations, à Moun-Vernon au bord du Potomac. Le tabac récolté sur ses terres était réputé excellent sur le marché de Londres et les barils de farine portant sa marque passaient le contrôle des inspecteurs sur leur mine. La vie mondaine, les courses et les bals à Annapolis et Philadelphie, l'exercice d'un mandat à l'Assemblée de Virginie alternaient avec la pêche en *schooner* à l'embouchure du fleuve, la chasse au renard et l'équitation. Martha Washington se déplaçait en voiture à quatre chevaux avec des postillons noirs portant la livrée de la maison : rouge et blanc.

Le 2 juillet 1775 Washington prit le commandement de ses 16.000 volontaires à Cambridge, devant Boston. Pendant sept années il allait mener une dure campagne, ayant sans cesse à faire front à des trahisons de la part de compatriotes que leurs préférences avaient rangé parmi les partisans secrets de Londres, devant arracher des promesses de subsides au Congrès. En mars 1776 Boston est enlevée et la lutte se cantonne dans la faille qui descend de Montréal à New-York par le lac Champlain et l'Hudson, voie stratégique que les Anglais défendent avec le double souci d'assurer leurs communications avec le Canada et d'isoler les colonies de la Nouvelle-Angleterre de celles du Centre et du Sud. Résumant ces combats, La Fayette s'entretenant plus tard avec Bonaparte dit : « Ce furent des rencontres de patrouilles qui décidèrent des plus grands intérêts de l'univers. »

Rejeté vers le Sud, Washington reprit l'offensive vers le Nord au lendemain de sa victoire de Trenton : il poursuivit l'ennemi le refoulant dans le couloir de l'Hudson et lui imposant sa supériorité à Saratoga au cours d'une campagne qui faisait l'admiration de Frédéric II. Le printemps de 1778 lui apporta l'heureuse nouvelle de l'alliance française signée le 6 février à Paris. Depuis six mois, Marie Motier, marquis de La Fayette, était à ses côtés : ce volontaire de vingt ans avait abandonné sa jeune femme, née de Noailles, enceinte d'un enfant, et s'était embarqué malgré l'interdiction du roi, éprouvant pour la liberté « l'enthousiasme de la religion, l'entraînement de l'amour et la conviction de la géométrie ». L'aide française ne se fit pourtant sentir qu'en automne 1781, à l'issue d'une guerre d'escarmouches dans les Carolines. La conjonction de l'armée de Washington, de l'armée française du Comte de Rochambeau et des deux flottes françaises, celle du comte de Grasse, venu de Saint-Domingue, et celle de Baras, venu de *Rhode Island*, assura la capitulation anglaise à Yorktown.

* * *

Voici qu'une femme d'esprit, Emily Stone Whiteley (1), dont le nom est associé à celui de son mari James Gustavus Whiteley, consul de Belgique à Baltimore, artisan de l'expansion belge aux Etats-Unis et au Congo et fidèle gardien de l'amitié belgo-américaine, fait revivre la guerre d'indépendance d'un point de vue original. A l'instar de Pierrefeu dans son « *G. Q. G., Secteur I* », c'est la petite histoire de la famille militaire de Washington qu'elle nous raconte. Mais à l'encontre de Pierrefeu, elle n'a garde d'entraîner le lecteur dans les controverses stratégiques qu'elle laisse aux gens d'épée. Elle regarde vivre les aides de camp de Washington de l'œil amusé d'une grande dame spectatrice des jeux, tantôt graves, tantôt sérieux, de jeunes gens grisés par les événements. « Je crains, disait un contemporain, que le général Washington ait une tâche trop lourde, assisté par des jeunes gens

(1) EMILY STONE WHITELEY, *Washington and his aides de camp*, Macmillan, New-York.

presque tous imberbes ». A juste titre, M^{me} Whiteley a jugé que ces officiers de vingt ans étaient d'excellents modèles pour sa plume alerte et elle a réussi dans le genre un délicat chef-d'œuvre, sans avoir par ailleurs fait aucun accroc à la vérité historique.

Parmi les trente-deux aides de camp qui collaborèrent avec Washington, de juillet 1775 à mai 1782, dans un esprit d'équipe qui eût fait la joie d'un Lyautey, je veux retenir quatre figures particulièrement attachantes : Alexandre Hamilton, le politique; John Laurens, le soldat-diplomate; Richard Varick, l'heureux secrétaire; John Trumbull, le peintre.

* * *

Alexandre Hamilton, fils d'un colon des Antilles anglaises, après avoir fait ses études au Collège Royal de la Province de New-York, — devenu depuis la *Columbia University*, — était avocat à New-York. Après avoir publié des pamphlets en faveur de la thèse des insurgents, il rejoignit l'armée comme capitaine d'artillerie. En mars 1777, Washington, qui l'avait remarqué, le prit à son état-major comme aide de camp. Le « petit lion », comme l'appelaient ses camarades, se couvrit de gloire au combat de Monmouth, où il eut un cheval tué sous lui. Sa connaissance du français lui valut une mission de liaison avec la flotte du comte d'Estaing en 1778. M^{me} Whiteley le compare à un héros fiévreux de Stendhal se flattant d'être dur pour lui-même et de ne dépendre de personne. Pendant les longues heures d'hiver, il rédige à l'auberge du *Liberty Pole* — sous l'enseigne du *Mât de Liberté* — des réflexions sur le gouvernement de la nouvelle république. Son principal souci est de combattre le particularisme des colonies et il préconise — afin de porter remède à la pusillanimité du Congrès — la réunion d'une convention destinée à assurer des bases solides à l'Etat. Mais il faisait froid pendant l'hiver de 1789 à 1790 : aussi pour réchauffer ses hôtes, — quelques dames, dont M^{me} Washington avaient rallié le quartier général, — Washington insista pour que l'on dansât. Et Hamilton dut abandonner la plume pour organiser des quadrilles. Brouillé avec Washington, il quitta son chef, mais non sans demander avec insistance un commandement actif. La veille de la bataille de Yorktown il obtint un bataillon dans la 2^e brigade d'infanterie légère et se fit remarquer à l'assaut de la tranchée ennemie.

La Convention réunie à Philadelphie en été 1787 comprenait cinquante-cinq délégués. Parmi eux il y avait trois anciens aides de camp de Washington et Hamilton fut de ceux-là. Il ne cessa de batailler pour les idées qui lui étaient chères. Hélas! le désir d'unité s'était singulièrement refroidi depuis les premiers jours de la rébellion et la politique de Londres, qui avait consisté à traiter séparément avec chacune des colonies, continuait à porter ses fruits. Il se rallia néanmoins à la Constitution, et au lendemain de l'approbation de celle-ci par « l'unanimité de onze Etats et du colonel Hamilton », Washington lui confia les fonctions de secrétaire aux Finances. Il établit le crédit des Etats-Unis, fonda la Banque Nationale et négocia la reprise des dettes des Etats. Il mourut à l'âge de quarante-sept ans, à la suite d'un sot duel laissant, aux dires de Nicholas Murray Butler, le souvenir de « l'intelligence la plus belle et la plus imposante que le nouveau monde ait produite (1) ».

* * *

John Laurens faisait ses études de droit à Londres lors de la déclaration d'indépendance. Ayant séjourné à Genève, il s'y

(1) NICHOLAS MURRAY BUTLER, président de l'Université Columbia : *Les Etats-Unis d'Amérique*, p. 50.

était épris des idées de Rousseau et de Voltaire et il brûlait du désir de retourner en Amérique pour se battre sous le drapeau de la Liberté. Mais il n'avait pas vingt et un ans et s'était épris aussi du cœur d'une jeune Anglaise dont le beau-père consentait au mariage à condition que John Laurens renoncât à ses projets guerriers. Les jeunes gens se marièrent en secret et après la naissance d'une fille, Laurens s'embarqua pour la Caroline du Sud, où il arriva en même temps que Marie Motier, marquis de La Fayette, qui lui aussi avait abandonné une jeune épouse attendant son premier-né.

Le père de John Laurens, planteur dans le Sud, était président du Congrès et entre le père et le fils s'échangea une correspondance affectueuse, le fils ne cessant de dénoncer au père les cabales dont Washington était l'objet et lui faisant comprendre les nécessités d'une aide plus effective de la part des politiciens. A Germantown, John Laurens eut l'occasion de se distinguer dans une aventure qui eût pu mal tourner pour lui : en compagnie d'officiers français, il escalada par surprise une maison où était cantonné un officier anglais. Ils étaient porteurs de bottes de paille afin de bouter le feu au logement. L'Anglais, alerté, apparut à la fenêtre de l'étage. « Je me sentais — raconta un des héros de cette histoire — comme un amant prenant d'assaut le balcon de sa maîtresse et l'Anglais avait tout à fait l'air du mari furieux. » Le « mari furieux » somma les audacieux de se rendre, quand un soldat anglais moins poli, qui se trouvait dans la pièce, fit feu en direction de la fenêtre et tua son chef.

Au combat de Montmouth, comme Hamilton, John Laurens a un cheval tué sous lui et en 1779, il est blessé au cours de la campagne des Carolines. Quelques mois plus tard il est fait prisonnier à Charlestown. Mais il est bientôt l'objet d'un échange. Pendant ces derniers événements son père avait levé l'ancre à destination de la Hollande en vue d'y négocier une alliance et un emprunt. Mais le navire qui le portait fut capturé par les Anglais, qui trouvèrent une précieuse mine de renseignements dans les sacs de correspondances confiées au voyageur.

Choisi par le Congrès comme envoyé spécial à la Cour de France, John Laurens s'embarqua le 7 février 1781 sur un navire dont l'équipage était en grande partie formé de prisonniers anglais. La marine n'avait pu fournir d'autres matelots. Afin de faire face à une mutinerie possible, quelques gentlemen-voyageurs acceptèrent de renforcer les officiers en cas de troubles. Plus heureux que son père, le navire de John Laurens captura en route un navire anglais qui lui-même traînait en capture une barque vénitienne à laquelle la liberté fut généreusement octroyée par les Américains.

A Versailles, Benjamin Franklin, ministre plénipotentiaire des Colonies-Unies et artisan de l'alliance franco-américaine, venait d'obtenir du comte de Vergennes, ministre des Affaires étrangères et de la Marine de Louis XVI, un subside de 10 millions de livres et des promesses de renforts. Faisant valoir l'état misérable de l'armée des insurgents et fort du prestige de Washington, John Laurens parvint à arracher des avantages plus conséquents, parmi lesquels un emprunt de 10 millions de livres à négocier en Hollande avec la garantie du Roi.

Trois mois après son départ d'Amérique, John Laurens se réembarquait pour l'Amérique à bord de la frégate « *La Résolue* » ayant à bord deux millions et demi de livres, environ 500.000 dollars, et pour le général Washington « de la vaisselle d'étain et une bonne selle, brides et accessoires comme en demande un général républicain ».

Au cours de son séjour en France des émissaires anglais firent pression sur le jeune envoyé spécial espérant refroidir son zèle en lui laissant espérer un adoucissement au sort de son vieux père, prisonnier à la Tour de Londres. Henry Laurens, mis au

courant de ces tractations, fut le premier à protester contre le procédé et John Laurens remportait au pays natal la double image d'un père au courage romain et d'une épouse stoïquement fidèle, car sa femme et sa fille étaient venues l'embrasser à Paris. Le voyage de retour prit trois mois et à l'automne Laurens reprenait un commandement actif. A Yorktown, il décide de la journée sous les ordres de La Fayette. Le général vaincu, Cornwallis, était nominalement gardien de la Tour de Londres. Par une délicate attention, Washington confia à John Laurens le soin de régler les termes de la capitulation anglaise. Il fut stipulé que Cornwallis serait échangé contre Henry Laurens.

D'une inlassable activité, John Laurens essaya en vain de persuader le Congrès, ou tout au moins l'assemblée de la Caroline du Sud, de mettre à exécution un plan de levée de troupes noires. Il y voyait l'occasion d'appliquer les théories qui lui étaient chères. Le Congrès fournirait les fonds, les propriétaires, les esclaves, et ceux-ci après la victoire obtiendraient la liberté. John Laurens se voyait déjà à la tête de divisions de couleur en tenue rouge et blanche comme les couleurs de Washington, comme les couleurs du drapeau national. Mais les ouvriers noirs représentaient pour les planteurs du Midi une telle valeur, que les assemblées politiques se refusèrent à suivre l'audacieux colonel. Le 28 août 1782, John Laurens périt dans une misérable escarmouche près de Charlestown. Son vieux père enfin libéré et sa jeune femme pleurèrent ensemble un héros de vingt-sept ans.

* * *

L'aventure de Richard Varick est pour le moins étonnante et tout à l'honneur de l'esprit de justice de Washington. Ce jeune avocat servait depuis six semaines en qualité de secrétaire au quartier du général Benedict Arnold, installé dans une maison forestière aux environs de *West Point*. Il avait manifesté à son chef son mécontentement au sujet d'un sieur Joshua Hett Smith, dont il estimait les fréquentations sujettes à caution. En réalité, Benedict Arnold s'appropriait à trahir Washington et était en contact avec les Anglais par le double truchement du sieur Smith et du major anglais John André. Mis au pas par son chef Arnold, Varick, pris d'un accès de fièvre, s'était alité. Mais voilà que Washington annonçait sa visite et s'invitait pour l'heure du petit déjeuner!

Le matin du jour où le généralissime est attendu, vers 9 heures, Varick entend de son lit le brouhaha causé par l'arrivée de deux officiers : Arnold monte chez sa femme puis redescend et quelques secondes plus tard lance son cheval au galop dans la direction de *West Point*. A l'arrivée de Washington, Varick se lève péniblement et lui fait seul les honneurs de la maison pour se recoucher de suite. Au cours de la matinée le bruit court de la capture d'un espion et de la fuite d'Arnold qui a été aperçu franchissant l'Hudson. L'épouse d'Arnold, qui ne cessait de se prodiguer au chevet de l'officier malade, réapparaît les cheveux défaits et renouvelle une scène de crise de nerfs qui avait impressionné le malade la veille. Le soir Washington revient et annonce à Varick sa mise aux arrêts.

Les apparences étaient nettement en défaveur du pauvre secrétaire qui semblait avoir trempé dans la trahison. Mais une commission d'enquête dont il réclama avec insistance la réunion le lava de tous soupçons. Washington bravant l'opinion lui confia les fonctions de secrétaire-archiviste de son état-major.

Richard Varick se mit à la besogne assisté de plusieurs aides. Quelque temps après la signature de la paix, en 1783, il eut le bonheur de remettre à Washington ses *agenda* et correspondances de guerre, recopiés sur parchemin d'une belle écriture tracée à la plume d'oie. Pas un point d'i, pas une barre de / ne manque

à ces 44 in-folio de 300 pages chacun, qui sont aujourd'hui déposés à la Bibliothèque du Congrès. Richard Varick épousa Marie Roosevelt et fut maire de New-York.

* * *

John Trumbull, enfin, fut aide de camp de Washington dès l'âge de dix-neuf ans. Il s'était fait remarquer par la précision de ses croquis des positions ennemies. Après l'avoir gardé comme maître des cérémonies, Washington consentit à son départ pour Londres où le jeune soldat suivit les cours de Benjamin West, peintre en renom, originaire de Pensylvanie, établi en Angleterre après avoir étudié à Rome. Au lendemain de l'affaire de *West Point* il fut inquiété et jeté en prison à titre de représailles pour l'exécution du major André qui avait été capturé par les insurgents. Son maître, de même que Burke et Charles Fox, intervinrent avec succès auprès du roi pour obtenir sa mise en liberté.

Trumbull fut le dernier survivant des aides de camp de Washington et, grâce à son pinceau, la postérité a conservé l'image de ses compagnons, de leur chef et des hauts faits de l'armée américaine. Ses portraits ont une grâce qui s'apparente à celle des meilleurs portraitistes anglais et ses compositions de bataille ont par moment le mouvement et le style d'Horace Vernet.

* * *

Grâce à lui, grâce à Varick, grâce aux écrivains comme Emily Stone Whiteley, nous revivons ces années ardentes de la guerre d'indépendance où les durs combats et les interminables cheminement et contremarches alternaient avec les parties de boule sur le gazon tondu sous l'œil paternel de Washington en tenue bleu et chamois.

Ce n'était plus la guerre en dentelles, mais ce n'était pas encore la guerre totale de Napoléon. C'était une grande aventure sous le signe de la Justice et de la Liberté, qui eut sa suite logique le jour où, sous les plis de la bannière aux 48 étoiles, les divisions américaines montèrent en 1918 à la délivrance des Ardennes, de la Champagne et des Flandres...

XAVIER CARTON DE WIART.

La théologie en veston

Lettres de Bretagne⁽¹⁾

La contemplation de cette mer paisible n'est pourtant qu'un des charmes de la prestigieuse presqu'île. Il y a aussi la féerie de la mer sauvage qui vient battre avec fureur la côte opposée. Celle-ci semble avoir été découpée à plaisir par la nature, de la manière la plus fantastique, pour mieux permettre aux flots de s'y insinuer et de mille manières. C'est Port-Ru — Port Rouge — ainsi appelé en raison de l'aspect veiné de stries rouges des parois de la falaise et des rochers, avec, au-dessous, la grotte de Kergroix, composée de plusieurs chambres se suivant les unes les autres, avec quatre grandes portes. L'on y évoque, malgré soi, les titans de la mythologie et les sirènes des légendes. Un peu plus loin, c'est Port-Bara, semée de rocs de toutes formes

(1) Voir *La Revue Catholique* du 10 septembre 1937.

de toutes tailles, close de falaises hautes, étrangement découpées, ressemblant à quelque citadelle préhistorique.

Poursuit-on vers Quiberon par le village de Kerné? C'est le Trou, dit « du Souffleur » : la falaise descend en pentes obliques à arêtes vives vers deux murailles de roc déchiquetées surmontant un gouffre. Le décor est impressionnant : à droite, par un couloir, la mer écume et serpente; au fond du gouffre, par temps calme, on remarque une cavité où l'eau, comme maniée par une pompe aspirante et foulante, paraît et disparaît. Cette cavité ou ce trou traverse la muraille de rochers et fait avec le large un appel d'air, de sorte qu'on a l'illusion de voir l'eau tourner sans cesse autour de la muraille. Par gros temps, cela fait un bruit formidable.

* * *

Lorsque l'Ange lui parla sur les bords du Tigre, Daniel nous dit qu'il en « resta muet (1) ». C'est là l'attitude naturelle de quiconque se sent enveloppé par cette immensité marine et comme immergé sans l'humide poudrolement en quoi se résolvent les vagues, mugissantes. Il est saisi malgré lui et en perd la parole. Malgré lui cet infini mouvant le fascine et le terrasse.

La mer, en réalité, est une éloquente théologienne, pour qui, du moins, sait la contempler avec les yeux de la foi. Elle nous parle de Dieu d'une manière imposante et incomparable. Le moyen âge, qui avait le sens du mystère, se plaisait à regarder Dieu à travers ce qu'il appelait « le miroir de la nature ». C'était là une incontestable supériorité. Notre époque rationaliste, par contre, qui ne sait voir les choses qu'avec l'œil du myope et sur un plan rapproché, a trop la superstition du papier et des bibliothèques. Pourtant la nature aussi est un livre, et combien aimable, combien parlant! Heureux qui sait y lire! Heureux qui sait utiliser la vision, encore confuse il est vrai, encore voilée, qui nous y est proposée, du monde à venir, pour s'élever plus haut et se préparer au divin face à face. *Videmus nunc quasi per speculum in ænigmate; tunc autem facie ad faciem...* La conception chrétienne de la nature, la seule vraie, en somme, tient tout entière dans cette remarque de l'Apôtre. L'on voit tout de suite quel trésor de poésie elle recèle.

C'est elle qu'on retrouve mise en œuvre plus tard, avec une géniale industrie, dans *l'Hexaméron* d'un Ambroise ou d'un Basile de Césarée. Quand je dis qu'il y a toute une théologie de la mer, je n'exagère en rien. Ce n'est point une idée personnelle et originale que j'é mets; c'est l'idée même de l'Eglise. Qu'on ouvre le Bréviaire romain, surtout dans cette édition royale qu'est le Bréviaire latin-français Labergerie, et l'on me comprendra. C'est, à ce point de vue, un guide merveilleux, un indicateur idéal. Il est sûr par exemple que, médités devant la grande immensité, certains passages des psaumes ont un langage particulièrement prenant, tant les allusions à l'abîme marin, chef-d'œuvre de la puissance divine, y sont fréquentes et typiques. Je parle, bien entendu, du Bréviaire savouré, médité à loisir, devenu en somme le livre de vacances.

Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus : Admirables sont les soulèvements de la mer; admirable est le Seigneur dans les hauteurs (2). — *Hoc mare magnū et spaciosum manibus; illic reptilia quorum non est numerus, animalia pusilla cum magnis. Illic naves pertransibunt; draco iste quem formasti ad illudendum ei* : Voici la vaste mer qui étend au loin ses bras. Là fourmillent en nombre des animaux petits et grands. Là se promènent les navires, et le dragon des mers que vous avez formé pour se jouer dans les flots (3). — *Qui conturbas profundum maris,*

(1) *Daniel*, X, 15.

(2) *Ps.*, 92, 4.

(3) 103, 25-26.

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÉGE

Qualité garantie

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Pour vos TRICOTS employez les

Laines D'Aoust

et spécialement la « 50 », dont chaque marotte est munie de l'étiquette ci-dessous



ÉTABLISSEMENTS

D'AOUST FRÈRES Sté A^{me}

18, rue Bollinckx, Anderlecht-Bruxelles

SPÉCIALITÉS : Laines à tricoter. Laines pour bonneteries. Laines pour tissages.

HOMMES D'ÉTAT

TROIS VOLUMES

PARAISSANT SOUS LA DIRECTION
DE MM. A. B. DUFF ET F. GALY

POSTFACE par LUCIEN FEBVRE

SÉRIE D'ESSAIS

sur la pensée, la technique et les réalisations
politiques de 18 gouvernants de tous les temps

18 ILLUSTRATIONS EN HÉLIOGRAVURE

Chaque volume relié : 80 frs

Les trois volumes : 200 frs

Desclée De Brouwer et C^{ie},

22, Quai aux Bois, Bruges

Tailleur - 1^{er} Ordre



DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES



DÉLICIEUX!..
EXQUIS!..

GARESCO

GARESCO

s'écrie tout fumeur de Garesco
Faire l'essai c'est savourer tou-
jours

réunie qualité, douceur, fraîcheur

produit par son arôme la bonne
humeur

Manufacture de cigares GARESCO

G. VERHOEVEN & C^{ie}, MOLL

Nous demandons des agents partout

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas. —

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES

Tél. 37.28.35

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCCLE I - BRUXELLES
Téléphone : 44.95.38

L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON !

CHALEUR !

OLIVETTI

LA MARQUE DE
CONFIANCE



Modèle MIKRON
Une machine à écrire robuste
à la portée de chacun. 50 fr.
par mois ou 995 fr. comptant.



Modèles
SIMPLEX et ICO portatifs
pour le travail courant et les
déplacements. A partir de
75 fr. et 88 fr. par mois.



Modèle OLIVETTI M. 40
la machine idéale pour le bu-
reau. 12 avantages exclusifs.
A partir de 176 fr. par mois.

DEMANDEZ, SANS ENGAGEMENT,
NOTRE DOCUMENTATION GRATUITE

OLIVETTI

35, RUE DE L'ÉCUYER • BRUXELLES

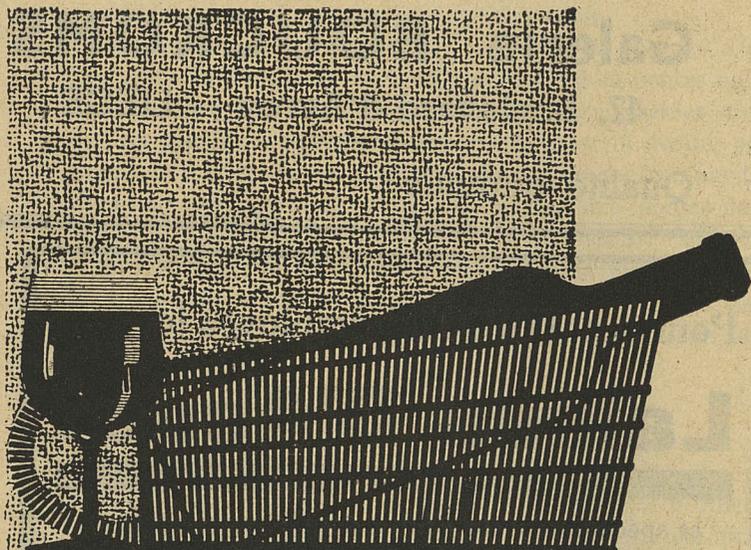
Service partout

Bon pour une documentation gratuite

NOM

ADRESSE

R. C.



VINS

récolte 1931

PRIX NOUVEAUX

BONS COTEAUX

La bouteille Frs.

CLOS ST-GEORGES

La bouteille Frs.

COTES DE SAILLAC

La bouteille Frs.

CLOS DU MANOIR

La bouteille Frs.

4⁰⁰
5⁰⁰

★ Tous nos vins rouges de table
sont garantis **pur jus de raisin** ; ils
proviennent exclusivement de vigno-
bles dont la production est soumise
à la législation française.

DÉGUSTATION GRATUITE

A NOTRE RAYON DE VINS

AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE • CLAES • BRUXELLES

sonum fluctuum ejus : O vous qui soulevez la mer jusque dans ses profondeurs et faites mugir ses flots (1). — *Spes omnium finium terrae et in mari longe* : Espérance de ceux qui habitent aux deux extrémités de la terre et sur les rivages lointains (2).

Autant d'amorces pour la réflexion chrétienne. Et ce ne sont là que quelques-unes. L'on en pourrait récolter dans les pages bénies comme on récolte des coquillages sur la plage. Ainsi agrémenté, le séjour au bord de la mer devient une vraie cure mystique. L'âme y profite autant que le corps. Elle y puise un regain de vie. Elle y élargit ses horizons et s'y dilate à l'infini, à la mesure même du spectacle qui lui est offert.

25 juillet.

Il est difficile à un oblat de saint Benoît de savoir une abbaye toute proche, sans désirer venir y reprendre haleine. Il la flaire d'instinct et s'y trouve tout de suite *at home*. Nous sommes, à ce point de vue, servis à souhait. A quelques kilomètres de Saint-Pierre en effet, près de Plouharnel, s'élève l'abbaye de Kergonan. Nous profitons d'un dimanche pour la visiter. Le cadre en est austère : un pays plat, souvent fouetté par le vent du large, et, somme toute, sans grand agrément, bien que ne manquant pas d'un certain caractère, avec ses chemins creux, ses murets de pierres sèches et ses ajoncs dorés. C'est de là qu'émerge l'abbaye, de style roman assez austère, épaulée par de puissants contreforts et construite en granit gris du pays. Sa masse produit sur le spectateur une forte impression de solidité et de durée. Et encore les bâtiments actuels ne réalisent-ils que le quart du projet primitif.

Kergonan est un essaim venu de Solesmes. Sa fondation date du 26 mars 1897. Il fut érigé en prieuré conventuel le 6 juillet 1898. Puis vinrent les tribulations, conséquences de la loi contre les congrégations. Le monastère des femmes chercha un refuge en Angleterre, celui des hommes en Belgique. C'est là qu'en juillet 1914 arriva l'heureuse nouvelle de l'élévation du prieuré au rang d'abbaye. Dom Marsille en fut le premier abbé. Les années de guerre furent rudes, tant matériellement que moralement. La paix enfin retrouvée, des pourparlers s'engagèrent en vue d'un retour en Bretagne. L'issue en fut heureuse, et, dans l'après-midi du 9 octobre 1920, la modeste cloche de l'abbaye Sainte-Anne annonçait le retour de l'abbé et la reprise de la vie conventuelle.

* * *

10 h. 1/2... De nombreuses autos stoppent déjà devant l'enclos de l'abbaye. C'est l'heure de la grand-messe conventuelle. Le visiteur, après avoir franchi le portail d'entrée, s'engage dans une majestueuse allée bordée de sapins, et de part et d'autre de laquelle s'étend à perte de vue une propriété d'une vingtaine d'hectares tout entière entourée de murs et cultivée. Au loin, l'on voit se profiler le monastère puiné des moniales. Des gerbes de froment entassées en petites meules, et dont la blonde couleur fait contraste avec la verdure ambiante, semblent dormir au soleil de juillet, attendant leur destinée définitive.

Bonum est nos hic esse... L'on se trouve à l'aise dans cet enclos silencieux. Tout y dispose aux graves et saintes pensées. *Silentium amare*, nous dit saint Benoît. Ici le conseil semble facile à suivre, tant le silence lui-même se fait aimable.

La grande porte s'ouvre enfin, et une flèche nous indique l'église. Aussi bien les vapeurs d'encens qui flottent légères un

peu partout, débordant le lieu saint, suffiraient-elles à nous y conduire, ainsi que l'écho des chants qui nous arrivent. Une assistance compacte occupe déjà les quelques bancs disponibles. L'espace est restreint. Rien ici de ces vaisseaux majestueux qui, à Maredsous ou à Solesmes par exemple, peuvent contenir des foules. Nous sommes, on le sent bien, en plein provisoire. Un provisoire très honorable d'ailleurs, car les arcades romanes qui agrémentent l'édifice sont d'un effet grandiose et donnent l'illusion de se croire aux temps carolingiens. On regrette pourtant de n'apercevoir qu'incomplètement l'autel dont la perspective est désagréablement coupée par les piliers. Le groupe monastique d'autre part est réduit à sa plus simple expression, et ce n'est pas ici non plus l'*exercitus monachorum* de Solesmes.

Mais cela n'enlève rien à la portée de la liturgie qui se déroule dans sa majestueuse pureté, allégée de toute superfétation. Les bénédictins estiment que cela est à lui seul une prédication. Dieu me garde de les contredire et de nier la vertu attractive de l'*Opus Dei*. Elle saute aux yeux pour ainsi dire. Il suffit de voir les visages figés en une pieuse et admirative attention, pour en convenir. Est-ce à dire qu'il y ait lieu de faire fi des efforts tentés depuis, au cours des âges, pour adapter la liturgie? Nullement. Sensible au charme mesuré et contenu du plain-chant, je le suis aussi, je l'avoue, à la musique de Lulli; de grandes âmes ont vibré à ses accents. De même tel cantique, d'authentique inspiration doctrinale, cela va sans dire, me parle et m'émeut tout autant et plus, à certains jours, que la formule liturgique elle-même, et, en tout cas, me la fait aimer davantage. C'est ainsi. Qui dit piété dit complexité; qui dit vie, dit expansion et croissance.

Mais il est nécessaire, d'autre part, qu'à côté des inventions modernes de la piété, et pour empêcher que leur végétation touffue ne vienne à étouffer l'essentiel, il y ait dans l'Eglise un corps officiellement constitué en vue de garder à la liturgie sacrée toute sa saveur antique et primitive et de la présenter comme en un miroir sans tache. Ce corps, c'est précisément l'Ordre bénédictin. L'on n'imagine pas qu'en la demi-heure de ce drame grandiose qu'est la messe chantée correctement célébrée, comme elle l'est en général dans une abbaye, le chrétien peut profiter au point de vue spirituel. C'est un parfum de catholicité qu'il respire, qui le dilate et finalement l'enivre. Et c'est ainsi que nous sortons des saints mystères l'âme tout embaumée, comme le lieu saint d'encens, tandis que s'égrènent les versets de Sexte.

D^r DENYS GORCE,
Docteur ès lettres.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg 17 belgas
- II. — Pour le Congo belge 25 belgas
- III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Lettonie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Ethiopie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Charl, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalie, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique et Equateur 25 belgas
- IV. — Pour tous les autres pays 28 belgas

(1) 64, 8.

(2) 64, 6.

La fin de « Sept »

Une noble flamme vient de s'éteindre : l'hebdomadaire catholique *Sept*, que les RR. PP. Dominicains de Juvisy avaient édité et dirigé pendant trois ans et demi, a brusquement cessé de paraître. Le numéro du 27 août, sorti avec un retard de quinze jours, annonce aux lecteurs ahuris qu'il sera le dernier de leur journal. Les ennemis de *Sept* triomphent, et ils sont en nombre; les amis sont profondément déprimés et indignés, et il n'y en a pas mal.

L'importance du périodique disparu est trop grande, ou plutôt elle a été trop grande pour que nous ne sentions pas le besoin de consacrer à cette fin prématurée et abrupte quelques observations. Nous parlons en pleine connaissance des hommes et des faits, des idées, des élans et des erreurs qui tous se rattachent à cet hebdomadaire intéressant et désintéressé, étonnamment vivant et très éloigné de la vie, inspiré des plus généreuses traditions d'un Lamennais (avant la chute d'un ange) et d'un Veillot (avant l'alliance avec la « Réac ») et dangereusement curieux de la révolution créatrice et parfois de la création révolutionnaire.

Précisons-le de prime abord : nul ne devrait contester la pureté des intentions et des doctrines religieuses dont les RR. PP. de Juvisy se sentent animés. Ces moines forment une véritable élite, intellectuelle et spirituelle, du catholicisme français. Je m'abstiens de citer des noms, mais je voudrais que les deux principaux dirigeants de *Sept* trouvent ici l'expression de ma sympathie respectueuse qu'aucun schisme de nos opinions politiques ne saurait diminuer. Ces fils de Lacordaire sont dévorés par la passion de bien faire, de mieux faire, pour la plus grande gloire du Christ et pour le salut des hommes, leurs frères. Ils ont voulu présenter aux croyants, et surtout aux incroyants, un aspect tout neuf de l'Eglise éternelle; ils ont essayé d'atteindre des esprits qui se disent forts et des faibles qui se croient de l'esprit; ils ont apporté la bonne nouvelle aux gentils de nos jours qui, comme les barbares de M. Taine ou du papa Renan, habitent les faubourgs de nos villes.

Des critiques malveillants ont même assuré que les apôtres de *Sept* se sont faits trop gentils eux-mêmes par rapport à des adversaires irréconciliables et pour leur plaire davantage. Et nous voici en plein débat sur l'œuvre entamée par Juvisy. Je me souviens d'une après-midi d'été passée avec le R. P. rédacteur et d'une discussion sur les lettres contemporaines. Le nom de M. Henry Bordeaux tomba de mes lèvres. Sur quoi mon interlocuteur eut un sursaut : « Bordeaux ? Lui ? Il ne m'intéresse pas. C'est là une forme de la pensée française qui m'est particulièrement odieuse. » Le hasard a voulu que je vinsse de sortir de chez l'illustre académicien. Je m'abstiens de répéter l'opinion qu'il m'avait confié lui-même sur la pensée dont *Sept* incarnait le résumé intégral. Rien d'étonnant à ce que le combatif journal n'ait eu que des ennemis mortels ou des acolytes fervents. Les uns accusaient de bolchevisme monacal les excellents Pères de Juvisy qui se savaient très innocents de toute connivence avec le *Komintern*, mais que je soupçonne fort d'avoir espéré au fond de leur âme une évolution du communisme qui l'aurait conduit à l'ombre de la Croix (sans guillemets, je vous en prie). Jésus marchant en tête d'un cortège des humbles, tel que le grand poète russe Alexandre Blok en avait conçu la vision; notre monde capitaliste supplanté par un régime de justice et de justesse, cela aurait été l'idéal vers lequel allaient les aspirations de *Sept*.

Hélas ! Ce n'est pas le Christ qui guide, en sa toge blanche, les pas des gardistes rouges, comme chez ledit aède des « Douze », mais le sanglant Staline, l'ennemi de Dieu et la terreur des hommes. Ce n'est pas dans un laboratoire, ce n'est pas dans l'espace pur, libre de miasmes que s'est opérée l'expérience Blum qui a failli conduire au pouvoir les gardes rouges, mais sans le Christ comme modèle et comme chef. *Sept* a exposé, expliqué et défendu ses thèses, dont beaucoup étaient défendables et qui toutes étaient dignes d'être exposées et expliquées à une époque où les catholiques de France n'avaient pas besoin de discuter, mais d'agir, et où ils auraient dû non pas chercher à comprendre l'adversaire ni à lui pardonner avec trop de compréhension, mais à combattre et à battre l'ennemi.

Et l'ennemi était, il est à gauche. Uniquement, exclusivement et toujours. La singulière conception qui met sur le même plan les bourgeois de droite, trop égoïstes, trop durs et trop peu brûlants d'une Foi vivante, mais respectueux des traditions et nullement hostiles au catholicisme, et les ennemis haineux, inexorables de toute religion révélée, les marxistes de tous les rites; le lamentable aveuglement qui se réjouit d'avoir empêché, après le 6 février, le ralliement de toutes les forces conservatrices et la coopération de l'Eglise avec ceux dont elle avait tout à espérer et rien à craindre; la douce illusion sur l'attitude finale d'un Front Populaire victorieux ou, plus encore, sur les actes futurs d'un gouvernement marxiste, successeur dudit Front des gauches : voilà trois graves erreurs de *Sept* qui ne s'excusent ni par la tolérance chrétienne, ni par le souci de ne pas résister aux pouvoirs établis, ni par la vaine espérance de désarmer des rancœurs anciennes ou futures.

Sept a publié il y a quelques mois une retentissante interview de M. Léon Blum. L'hebdomadaire des Pères Dominicains n'a jamais caché les réserves qu'il formulait, cela va sans dire, contre l'enseignement moral de la fantaisie aphrodisiaque sur le mariage; l'organe de Juvisy s'est sagement distancé des théories marxistes chères au chef S. F. I. O. et il a protesté contre certaines mesures du premier gouvernement de Front Populaire qui offensaient spécialement le sentiment catholique. Et pourtant, ce même porte-parole de la vérité catholique, toujours professée avec brio, s'est constitué le champion d'un *modus vivendi* avec les gauches; il a dépeint M. Blum sous des couleurs beaucoup moins sombres que celles employées pour le portrait de plusieurs personnalités de droite qui, à vrai dire, incarnent la forme susmentionnée particulièrement odieuse de la pensée française. Cette mansuétude était faite pour troubler les jeunes et les simples, qui ne comprennent que le *oui* ou le *non* et qui entendent mal le *si*, à double signification, affirmative ou conditionnelle, ce *si* avec lequel, en y ajoutant des *mais*, on peut mettre Paris dans une bouteille.

Sept n'a pas connu de trêve dans sa lutte contre ceux qu'il accusait de vouloir lier l'Eglise à l'un des partis politiques. Il a combattu ses adversaires avec une parfaite courtoisie et sans jamais enfreindre les exigences chrétiennes de l'amour du prochain; il n'a pas été payé de la même monnaie. La calomnie s'est attachée aux pas des excellents Pères; on les a insultés, conspués, dénigrés jusqu'à en faire des agents de la troisième Internationale. Tout cela est certes très regrettable et digne d'être condamné, d'autant plus que les pires détracteurs de *Sept* n'étaient pas eux-mêmes trop catholiques. Mais en ce qui concerne le fond de la chose, les fils de ce siècle avaient raison et mon père avait tort. Il n'en pouvait pas être autrement. La formule de *Sept* était grevée d'hypothèques trop lourdes.

On affectait de rester en dehors de toute politique et l'on en faisait — était-ce comme M. Jourdain en faisait sans le savoir? — chaque semaine. On prêchait l'impartialité et cela profitait uniquement au Front Populaire, car *Sept* n'aura enlevé aucun

électeur aux radicaux ni aux marxistes, mais il aura considérablement ébranlé les sympathies pour les partis de droite et même du centre, ces sympathies que professaient la plupart des lecteurs d'un hebdomadaire catholique. Les rédacteurs menaient des polémiques et c'était là leur bon droit, de citoyens, de membres de l'Église, de prêtres et de religieux; cependant ils se prévalaient des deux dernières qualités pour appuyer leurs arguments contre ceux qu'étaient leurs adversaires de droite, ce qui rendait le combat inégal et qui l'aurait rendu tel si les autres n'avaient pas assuré, avec justesse, que seul l'Episcopat est désigné pour trancher avec autorité des questions politiques disputées.

* * *

C'est sur ce dernier problème que *Sept* est finalement tombé. Ou, si vous le préférez, il est mort des suites de la grippe espagnole, plus exactement de la grippe en laquelle il avait pris les nationalistes. Ceux-là aussi représentaient une forme de la pensée latine, particulièrement odieuse aux yeux des Révérends Pères rédacteurs. Convenons-en, des goûts et des couleurs... Mais il y a des goûts et des couleurs qui nous sont pourtant interdits. Par exemple la couleur rouge, sang de bœuf, de *torro* et le goût du catholicisme théâtral, de la sombre farce pour laquelle MM. Azana, Largo, Caballero, Prieto, Negrin et compagnie ont engagé les acteurs qui s'appellent MM. l'ex-président de l'ex-République basque Aguirre, l'ambassadeur Osorio y Gallardo, le ministre plénipotentiaire et envoyé vraiment extraordinaire Semprun et le plus extraordinaire poète et ministre de la Cité des lettres Bergamin. La Lettre pastorale collective des évêques espagnols a démontré la complète incompatibilité d'humeur entre un catholique et l'Espagne rouge. Ce document, provenant de la source la plus autorisée, a nettement constaté que la victoire des nationalistes est la victoire de l'Église et que leur combat est une sorte de croisade contre les destructeurs de l'Espagne chrétienne. Après cette manifestation d'un état de choses qui, de l'avis de l'immense majorité des catholiques, n'avait pas besoin d'être proclamé : ni le dégoût des « blancs » ibériens, ni la haine de leur couleur n'étaient plus permis. La sage neutralité perdait son droit à l'existence. Mais *Sept* s'obstinait à donner une interprétation audacieuse de ce message, pourquoi ne pas le prononcer? de la guerre sainte contre les barbares. On sait, pardon, on ne saura pas de sitôt le reste. Contentons-nous d'enregistrer le résultat : la mort de *Sept*.

Et portons le deuil de tant de sacrifices, de tant de dévouement et de tant de dons éminents gaspillés. Que n'aurait-il pas pu réaliser, ce journal lancé avec brio, dirigé avec vigueur, salué avec enthousiasme, répandu, lu, commenté et cité, attaqué et critiqué, mais respecté et remarqué! Cet hebdomadaire, que les trop bien-pensants qualifiaient de malfaisant, était rudement bien fait, du moins en dehors des pages consacrées à la politique étrangère et intérieure.

Les problèmes sociaux étaient aux honneurs et ils étaient traités avec compétence par des cerveaux lucides. Il en était de même quant aux questions de théologie pratique, de politique générale et de morale. Rappelons les brillants articles de M. Gilson — qui s'est tu, bien longtemps avant la disparition de *Sept*, — la série de M. Henri-Simon, le magnifique exposé du jeune penseur M. Scherer sur les rapports entre catholiques et communistes. Citons plusieurs articles de M. Maritain — ils étaient émouvants et captivants, mais dans leur fond très sujets à caution, les billets de MM. Mauriac, de l'Académie française, de son confrère le distingué historien M. Goyau, de M. Daniel-

Rops et les trop rares lettres d'Espagne du profond Bernanos.

On dira du bien de la rubrique littéraire. Il y avait des aperçus sur le drame, de M. Gabriel Marcel, tous marqués du génie de leur auteur, des contes et des traductions du délicieux Paul Cazin. M. Paul Claudel en sa vénérée personne faisait parfois acte de présence. Il y avait Madaule et Folliet (ce dernier bavardant agréablement sur le cinéma). Mais il n'y avait pas... Vous devinez le reste. Il n'y avait personne de la droite catholique en littérature et c'est de ce côté que se range, en dépit des mots d'adieu de *Sept*, la plupart des grands talents connus et reconnus. Le mépris du succès étant l'un des signes distinctifs de certains littérateurs de gauche, catholiques et autres, Bourget, tant qu'il était en vie, MM. Bordeaux ou Madelin, Louis Bertrand ou Lavedan étaient traités de vieillards stupides qui n'avaient qu'à disparaître sur cet escalier dérobé qui menait à la permanence de *Sept*. Ils étaient bons pour des goujats et s'ils étaient trop verts pour leur âge, cela ne les empêchait point d'être terriblement morts pour notre hebdomadaire.

Ce même culte des pouvoirs non établis a tenu à l'écart des pages de politique intérieure la presque totalité des chefs catholiques. Je ne me souviens pas d'y avoir découvert la signature d'un seul parlementaire de marque, tandis qu'en politique étrangère les articles documentés et clairvoyants de M. Ernest Pezet, député du Morbihan, vice-président de la Commission des Affaires étrangères, se détachaient, avec les papiers de M. d'Ormesson et les impressions allemandes du comte Robert d'Harcourt, tous les deux absents depuis plus d'une année, des élucubrations parfois inénarrables de quelques illuminés pacifistes.

Toute cette partie de politique étrangère semblait être faite pour certifier l'adage que le Français est un monsieur qui ne sait pas sa géographie (et l'histoire des autres). C'est dans ce domaine que *Sept* commit la plupart de ses gaffes. Il en a avalé la dernière, l'espagnole, après avoir fait naviguer bon nombre de « bateaux » sur la mer d'un antifascisme sentimental (et chez certains collaborateurs : ressentimental). N'importe, les mérites de l'initiative, la réussite primitive de toute cette entreprise hardie et courageuse seront inscrits au livre d'or du catholicisme français. Les successeurs de *Sept*, et il convient qu'il en ait, apprendront par l'exemple de leurs devanciers.

* * *

MACHINES A COUDRE

ANKER
E
R

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couverts, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 38, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermitte. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chässe de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux; — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, **CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES**, au départ de **DINANT**

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES**. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Auine.

Firme UNICA

la plus importante du pays pour le jouet

Fabrication belge 100 % - Poupées entièrement lavables et incassables - Articles bourrés - Spécialité d'articles pour couvents, fancy-fair et fêtes de charité.

Etablts Jos. Verhoye-Deckmyn & Fils

Tél. : 283

Courtrai

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

VOUS DEVEZ POSSÉDER
UN STYLO



RÉSERVOIR DE SATISFACTION

FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE

GRAND PRIX ANVERS 1930

EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros : E^{II} GRAFEX • 231, Rue Victor Rauter • Bruxelles

Le Stylo GRAFEX intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.

Une réalisation merveilleuse des **FONDERIES DU LION**

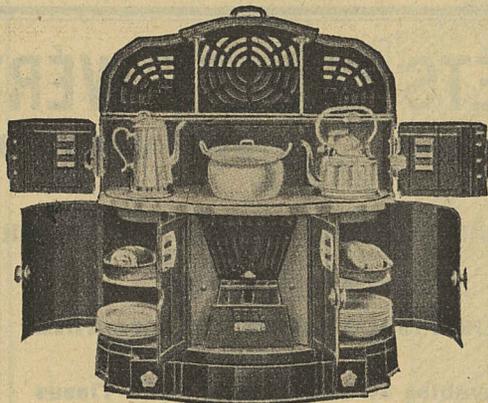
FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

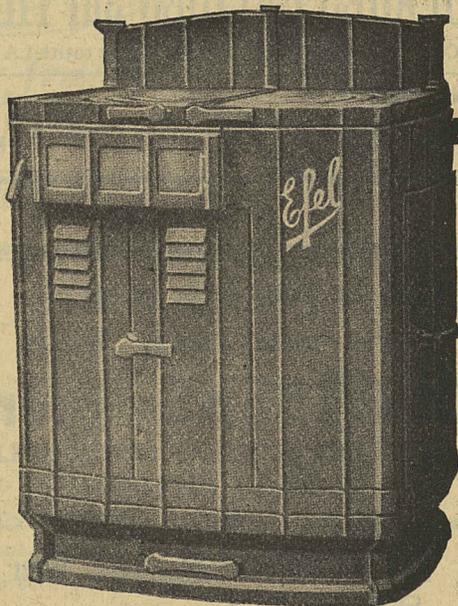
Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu

Poêles Parisiens — Poêles Flamands
Poêles Crapauds — Poêles Triangulaires
Cuisinières — Poêles Buffet

Foyers — Dressoirs



Tous ces poêles ont le pot brûleur des gaz breveté **EFEL** donnant tous les avantages détenus par un couvercle économique sans aucun de ses inconvénients



Dressoir au charbon et gaz N° 275 (fermé)

Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines **Kreff**
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15.76.91

Cuisinières
de la plus petite de ménage
à l'installation la plus importante.

Pour PENSIONNATS, INSTITUTS, COUVENTS, ÉCOLES MÉNAGÈRES CASERNES, etc.

KUPPERSBUSCH

SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

**POÊLES
GODIN**

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

JACQUES DRIESSEN

Anolens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

GROUPAGES RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS
49 à 53, rue Tranchée
Téléph. 156.20 (2 lignes)

ANVERS
16, rue des Récolets
Téléph. 202.23

Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télegr. : DEWITTELIT,

Téléph. COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Inklus nappes pour autels — Purificateurs — Corporaux — Lingerie, draps, essues, toilettes, nappes serviettes pour couvents et institutions

OUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

FILATURE et TISSAGE de JUTE

PAPER-LINED BAGS

GOOSSENS Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193 Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

Spécialité de SACS pour SCORIES, CIMENTS ect.

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdissables sur Tissus pour Communautés

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines

Pour vos

laines à tricoter

fils de laine

tissus de laine

draps de billard

adressez-vous à la

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS (Belgique)

Maison fondée en 1680

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R) nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm.

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.

TOOTAL (Dépt. R.) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Filature de Laine Cardée
Hauzeur-Gerard Fils
VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,
flanellenes et sous-vêtements, en pure laine
et en mélange laine et coton
Fils fantasies pour la robe

807

TISSAGE DE COTON
La Coriandre

Société Anonyme

Bureaux et Magasins:

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 181.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

La Chemiserie

Anciens Etablissements ELIE FLACHE, s. a.

20, Quai des Moines, GAND — Bureaux : 15, rue Traversière

**Chemises, Cols,
Pyjamas, Robes de chambre**
Tissus SERVICERTUS en exclusivité

Tissage de Soieries
DE VOS FRÈRES S. A.
WAEREGHEM [Belgique]

SOIERIES : Crêpe de Chine (belles qualités) — Crêpe
sablé — Crêpe Maromat — Toile de soie — Crêpe
satin — Satins pour processions.

DOUBLURES : Brochés — Crêpes façonnés — Satins —
Serges, etc.

MANUFACTURES DE
COLS, CHEMISES, PYJAMAS

pour hommes, dames et enfants

LINGERIES DAMES ET FILLETTES

ROBES FILLETTES — COSTUMES GARÇONNETS

L A Y E T T E

MOUCHOIRS

Ets L. CLÉMENT



Usines, Bureaux, Comptabilité

340, Chaussée de Gand, 340

TÉLÉPHONES : 26.09.85 Administration et Faux-Cols

26.41.48 Comptabilité, Chemises, Lingeries

Adr. Télégr. Lingeries-Bruxelles

— Chèques Postaux 2256.39

Registre du Commerce de Bruxelles n° 6130

Spécialité de Linge de Table

Couvre-lits — Couvertures
Toiles pur fil mixtes et
coton pour draps de lit —
Taies d'oreillers — Ser-
viettes de toilette en tissu
éponge et damassé

Maison Ed. TOUSSAINT

13, rue Philippe-de-Champagne, 13

BRUXELLES

Téléph. 11,61,20

Compte Chèques
Postaux : 8931

Reg. Com. Brux.
N° 7691-7692

Tissage mécanique

de nouveautés pour tissus d'ameublement, tapis de table, couvre-divans, coussins, soleries, moquettes laine, etc.

EXPORTATION

Ancienne firme **DE BOUTTE Frères**

Successeurs : M. DE BOUTTE & C^{ie}

INGELMUNSTER (Belgique)

Maison fondée en 1865

Adresse télégraphique :
Deboutte-Ingelmunster

Téléphone :
44 Iseghem

Registre de Comm.
de Courtrai 1612

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Fileture - - Tissage
Apprêt & Teinturerie**

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE - DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

CLASSAGE DE CHIFFONS

ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

G. SOIBLIN

S. A.

Nouvelle Chaussée

Waereghem

Téléphone : 52

Belgique

Acheteurs de chiffons neufs et vieux

Charles DELVOYE

1, rue de l'Avenir

COURTRAI (Belgique)

TOILES & TISSUS

POUR FAUTEUILS PLIANTS

Spécialité d'Essuie-mains

Matières premières pour papeteries et effilochages

Joseph Vangeluwe

Rue de l'Orme, 19-21, Waereghem

Téléphone :
Waereghem 310

Télégrammes :
Wool

IMPORTATION

EXPORTATION

Toujours acheteur
de chiffons de toutes catégories

Séb. Polis Verviers

Téléphones : 122.04 - 124.70
Part. : 122.05 - 107.56

Télégr. : SELIS
V Code 1929

Importation directe
des pays d'origine
de laines de toutes
— provenances —

Stock important en toutes qualités

POUR VOS VIEUX CHIFFONS
vos déchets ou vieux papiers

Adressez-vous aux :

Établissements Desmet Frères

CHIFFONS LAINES ET COTON ESSUYAGE

ZULTE lez-Waereghem

Acheteurs par quantité minimum 1 tonne
AU MEILLEUR PRIX

USINES CARDA

4, rue Gounod, ANVERS

Téléphone : 747.82

Télégrammes : « Mentor » Anvers

CRIN VÉGÉTAL

Ressorts, Kapok, Toile de Jute, etc. pour Matelas,
Coussins, Clubs, etc. Fournisseurs aux Couvents,
Pensionnats, Hopitaux, Crèches, Asiles, Missions.

ANCIENNE MAISON BELGE DE CONFIANCE

PRODUITS KRIMPEN

SOCIÉTÉ ANONYME STUIVENBERG-MALINES

Reg. du Com. : Malines 4912 Adr. tél. : Coene-Stuivenberg, Malines
Compte Ch. Pos. : n° 340.15 Téléphone : 1174 (2 lignes)

Représentation générale :

Firme **COENE-GEETS, Malines**

Insecticides, Fongicides, Désinfectants horticoles.

Produits pour la pulvérisation d'hiver des arbres fruitiers. — Produits pour pulvérisation au printemps et en été sur fruits, fleurs, légumes. — Produits pour poudrage à sec. — Moyens de protection divers. — Désinfectants. — Lutte contre les rats, souris, etc.

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

DEMANDEZ UN de LAGO

VOUS BOIREZ UN

PORTO d'origine

Agent général pour la Belgique :

R. TOUSSAINT : 11, rue du Vieux-Marché-aux-Grains, Bruxelles

Téléphone 12.28.27

IMPORTATION DIRECTE

des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto, de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place

MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10

Longue rue des Bateaux, 61

VIN DE MESSE

GRENVIN

GRANDS ENTREPOTS VINICOLES
DE PRODUITS D'ORIGINE

67, rue de la Vilette
MARCINELLE



MAISON DE CONFIANCE

VINS FINS D'ORIGINE

Monopoles et exclusivités :

Bourgognes : PASQUIER-DESVIGNES ET FILS, de Saint-Lager.

Beaujolais : CLOS DE LA DIME, Claudius Foillard, de Romanèche.

Bordeaux : DOMAINE DE MONTGIRAUD, Vuillaume, de Blanquefort.

Champagne : JAUBERT ET Cie, Epernay.

Moscatel : PRINCEP-ARNO MARISTANY ET Cie.

Malaga : GROSS HERMANOS, de Malaga.

Grand choix : Porto — Madère — Malaga — Rancio — Banyuls — Muscat de Frontignan — Muscat de Valence.

Apéritifs de toutes marques.

Vins blancs et rouges supérieurs de table.

Vins pour le SAINT SACRIFICE DE LA MESSE

Provenances : TARRAGONE — SAMOS — BANYULS

Copies des certificats à la disposition du CLERGÉ

50 années d'expérience

MOULINS DE PÉRUWELZ

SOCIÉTÉ ANONYME
PÉRUWELZ

Farines de première qualité
et de grand rendement

PAR WAGON FRANCO GARE

Tél. 66 Péruwelz

MOULINS BRISACK

CHARLEROI

FARINES SUPÉRIEURES

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

0

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

0

Farines de froment

Farines de seigle

PORTO - SHERRY - MADÈRE - MALAGA
Bordeaux - Bourgognes - Champagnes - Spiritueux

The Continental
Bodega Company

Demandez notre Prix courant général (gros-détail)

Siège social : BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN, 50, BRUXELLES

Téléphone 17.53.69

R. C. Bruxelles 8574

Moulins "Métropole"

Société anonyme

Schooten-lez-Anvers



Farines de haute qualité

Spécialité de farines supérieures

OOO — EXTRA — GRUAU

Nos sons, rebulets et remoulages se recommandent

Livraisons franco toute gare

Tél. Anvers 586.70 - 583.47

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Mon Albert Leroy-Grégoire

Le Balcon, BINCHE

VINS FINS

 de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles

CHOCOLAT MARTOUGIN

Café KATO

Comptoir des Produits Coloniaux

Société anonyme Capital : Frs 1.000.000

30/1, avenue Rubens, ANVERS

Téléphone :
324.70

C. Chèq. Post. :
295.297

Reg. du Commerce
d'Anvers 3032



Le petit café du Congo le plus doux
Spécialité de cafés torréfiés

CHARCUTERIES en GROS

Spécialité de SALAMI & PATE DE JAMBON en boîtes



Moelandstroat, 1, SINT-NIKLAAS-WAAS (tél. 319)

PRIX SPÉCIAUX POUR COUVENTS

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE," trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE," qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE," a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

CHICOREES BOSSUT

Successeur M. CLAEYSENS

(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture
Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en FIXANT QUANTITÉS

Ameublement général

LUCIEN LIAGRE

15, rue des Moineaux, Bruxelles

Téléphone : 12.36.49

Compte Chèques : 1972.45

Registre du Commerce Bruxelles : 65897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
EXCLUSIVEMENT EN GROS

Les Glaces de Sécurité spéciales
POUR
Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs
 de la marque **SECURIT**



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements
 et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'
UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES
 chaussée de Charleroi, 91, à Bruxelles

Agence générale de vente de la

S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre.

Constituée par :

- S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvelais;
- S. A. Glaver, à Bruxelles;
- Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franlière;
- S. A. Glaceries de Saint-Roch, à Auvelais;
- S. A. des Glaces d'Auvelais, à Auvelais;
- S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;
- S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;
- Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,
 à Sas-de-Gand;
- S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les
LANGUES VIVANTES
mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
 Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Châq. Post. 3 72543 — Téléphone 68

**Serges, voiles, camelots, draps, coton divers,
 toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
 processions. — Spécialité d'articles pour com-
 munités religieuses et pour confections.**

EAU DE JAVEL **MOVA**
 CRISTAUX DE SOUDE
 SALINES
 PRODUITS CHIMIQUES

Établ. Mostaert-Vanneste

Anciennement Vanneste-Van Gheluwe

Rue de la Fonderie, 15 à 25, ROULERS
 Téléphone 46

LUXECO

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUES

17, rue St-Jacques Téléphone : 250.75
ANVERS

TOUS GENRES DE PARQUETS
 A prix égal — Qualité supérieure
 Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 m/m
 Spécialement pour revêtement de planchers anciens
POSÉ, RACLÉ ET MIS EN CIRE

Fabrique de Fruits
 confits et Conserves

Vruchtenconfijt-
 en Conservenfabriek

S. A. N. V.

JACOBS & BEYERS

IMPORT-EXPORT

KAPellen (Anvers-Antwerpen)

Télégr: **Jacobs-Beyers Kapellen** Tél. : **420,53 Kapellen**
 Reg. du Commerce 1924 Handelsreg. — C. C. P. 514.01

Glycérines distillées, pharmaceutiques
 Savons mous, Savons durs
 Savons de ménage, Savons liquides

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Établissements Industriels LOUIS PITZ

Rue Van den Peereboom, 57

Téléphones : 512.94-535.99 Borgerhout-Anvers

B F 5
Lohmei

RAFFINERIE

TIRLEMONTTOISE

Tirlemont

EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 1 KILO

200,000,000 de francs de dégâts
par an en

Belgique par les RATS!



Détruisez ces dangereux
rongeurs par :

Raxon
DETRUIT TOUS LES RATS

qui vous offre des avan-
tages incontestables no-
tamment :

1. Inoffensif pour hom-
mes et animaux domes-
tiques ;
2. Efficacité de 100 % ;
3. Conservation illimitée

EN VENTE chez tous les pharmaciens et droguistes

SOC. AN. DES

Établissements **AEROXON**

Rue Léopold, 76, MALINES Tél. 807

Plus de force
et santé par

Stout Léopold

C'est une bière Léopold
Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES